3 1761 06634603 2

974.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

LES

DEUX SŒURS

Scène de la vie d'intérieur,

PAR

Mad. Junot d'Abrantès.

TOME II.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1840

LIBRARY
AUG 1 2 1951
UNIVERSITY OF TORONTO

cript
PQA
741815

LES DEUX SŒURS.

Deuxième Partie.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesdeuxsurs02abra

I [1]

Les premières semaines qui suivirent le mariage de M. de Reuilly se passèrent assez bien. Cependant la froideur et la gêne qui s'apercevaient entre chaque personne de la famille annonçaient un orage prêt à éclater ; d'autant plus redoutable surtout qu'il avait été longtemps comprimé.

(1) Cette nouvelle ayant été écrite pour un journal de jeunes personnes, on a conservé le style moral que l'auteur avait mis avec intention.

(*Note de l'éditeur.*)

Hélène, en dépit de ses bonnes réflexions, ne pouvait oublier cette clause du contrat de mariage qui dépouillait sa sœur pour enrichir une étrangère ! Cette pensée, qui revenait sans cesse à son esprit, et surtout à son cœur, avait changé son caractère. Elle était devenue triste, sérieuse. On n'entendait plus, comme autrefois, résonner dans tous les coins de la maison sa jolie voix fraîche et pure, Clary seule chantait encore. Clary n'avait paru ni plus triste ni plus gaie. Elle était demeurée la même, et ni dans sa conversation, ni dans son silence, on ne pouvait découvrir ce qui se passait au fond de son âme.

C'est un des nombreux bienfaits que le christianisme est venu répandre sur la terre, que d'avoir su remplacer le bonheur au cœur de ceux qui l'ont perdu. Il y a, dans cette consolation, la plus grande preuve de l'existence de Dieu. Dieu est le créateur du monde, il devait nécessairement en être le consolateur. De tous les dieux imaginés par

les hommes, aucun n'a pu lui enseigner à trouver dans la religion un remède contre les maux infinis qu'ils éprouvent chaque jour. Les uns leur apprenaient à jouir de la vie en riant de tout, les autres en méprisant leurs frères; ceux-là disaient aux hommes : Ayez du courage, sans leur en donner les moyens; les autres les exhortaient à abréger leur vie, n'ayant aucune règle à leur donner pour leur apprendre à bien vivre.

La véritable religion devait naturellement amener l'homme à des idées sages, vraies, fondés et en même temps à des idées consolantes.

Dieu est père de tout; Dieu tient lieu de tout à celui qui s'attache à lui. Les amis peuvent manquer, les parents peuvent être injustes, tout peut nous trahir et nous abandonner; l'ami que nous avons en lui est l'ami de tous les jours et qui ne trahit jamais.

Clary, persécutée et malheureuse, eut le bon-

heur d'avoir compris cela. Aussi, que lui faisaient les injustices et les rigueurs de son père ? Elles ne pouvaient même lui faire une impression qui atteignît son respect filial. Elle sut assez l'aimer pour l'excuser ; elle ne crut jamais avoir à lui pardonner. Tous ceux qui voyaient son malheur en souffraient ; elle fut la seule à n'en rien voir, tant elle se jugeait mal, et tant il lui semblait que l'oublier c'était une justice, et qu'aimer sa sœur plus qu'elle c'en était une autre.

On voit souvent au sein des familles de ces natures privilégiées et tendres, qui s'oublient toujours pour ne songer qu'aux autres, et comprennent tellement le peu de cas qu'on peut faire d'elles-mêmes, qu'elles ne pensent jamais à s'en plaindre.

Il y a une grande sagesse à ne pas songer à soi ; j'oserai presque dire que cette abnégation est une sorte d'égoïsme parfaitement raisonné. Si l'on savait ce qu'il y a de charmes à observer ces excellents cœurs ! ce qu'on leur porte de respect et

de vénération ! Dans le monde, dans la retraite, dans le sein de l'intérieur, partout où on les rencontre, ils sont honorés, aimés, bénis comme des anges !

S'il se trouve dans le monde des gens assez malheureux pour les méconnaître, tôt ou tard ils reviennent de leur erreur, et tombent aux genoux de ceux qu'ils n'ont pas su comprendre et aimer assez tôt.

De toutes les personnes qui appréciaient Clary davantage, c'était madame de Sérié qui lui rendait le plus de justice. Cette excellente femme trouvait naturellement, dans cette parfaite jeune fille, un accord et une sympathie avec ses sentiments personnels. Ces deux natures étaient semblables. Elles se lièrent ensemble par cette similitude qui lie toujours les bons avec les bons, et les méchants avec les méchants. Madame de Sérié commençait à deviner la cause de l'aversion de Blanche pour Clary. Cette

conviction, une fois tombée en elle, la lui rendit encore plus chère, car elle remarqua la continuelle persécution de l'une, et la persévérante patience de l'autre. La conduite de sa fille lui faisait une peine affreuse. D'abord, depuis son mariage, elle n'avait plus le droit de lui faire la moindre remontrance. Au premier mot qu'elle disait, madame de Reuilly lui répondait si brusquement, avec tant de vivacité et de hauteur, que la pauvre mère avait pris le parti d'éviter de la fâcher, dans la crainte de recommencer une scène désagréable. Elle se taisait donc.

Blanche, qui n'avait aucune idée d'ordre et d'économie, faisait des dépenses exorbitantes, sans calculer rien au monde : des robes de Palmyre, des chapeaux de mademoiselle Baudran, des bijoux et des curiosités de toute espèce, arrivaient chaque jour au château de Reuilly, et comme le marquis en ignorait entièrement le véritable prix, il trouvait tout cela fort bien, et engageait même

sa femme à recommencer le jour d'après à demander encore autre chose ; ce qu'elle faisait aussitôt et ce qu'elle eût fait sans qu'on l'y engageât.

Hélène ne se serait permis aucune réflexion pour rien au monde. Elle détestait Blanche, elle était obligée au silence par respect pour son père, et elle aurait cru manquer à son devoir, par la moindre observation à ce sujet. Elle supportait donc tout cela sans rien dire. Ce fut un malheur, car si quelqu'un au monde avait un véritable empire sur monsieur de Reuilly, c'était sa fille. Elle était toujours pour lui la première tendresse de son cœur. Il n'aimait Blanche qu'après Hélène ; si, depuis son mariage, il avait paru la négliger un peu et moins se plier à ses moindres désirs, c'était plutôt parce qu'il avait été distrait par sa nouvelle position que parce qu'il voulait changer de manière d'agir envers elle ; il savait surtout un gré infini à sa fille d'être aussi bienveillante pour sa belle-mère et de lui être aussi soumise ; il sen-

tait que bien des jeunes filles, à sa place, n'auraient pas eu le tact et le bon sens de comprendre si vite leur véritable devoir, et qu'elle aurait pu montrer un peu de regrets de se voir ainsi la seconde dans la maison de son père, quand, depuis sa naissance, elle s'y voyait la première.

II

Mais il est bien difficile de dissimuler longtemps une aversion profonde ; quand le cœur est assez mauvais pour n'avoir rien en lui, il n'est pas, chose étrange ! assez pour la cacher. La haine étouffe, il faut qu'elle se montre ; c'est une passion vive, ardente, qui domine, qui entraîne et qui ne laisse aux malheureux qui en sont dominés ni le repos, ni la paix du cœur. Ils jettent vainement autour d'eux des regards effrayés. Ils aper-

çoivent, mais en vain, le précipice qu'ils creusent aux autres, et celui surtout que pour eux-mêmes ils se creusent tôt ou tard. Vainement ils entendent le cri de leur conscience révoltée qui les fait rougir et trembler. Plus ils sentent la haine qui vit en eux, plus elle augmente. Il y a dans le fond du cœur du méchant une incommensurable sorte de vertu qui parle très-haut ce qu'on fait toujours taire ; mais dont le cri s'entend par-dessus ceux de la méchanceté.

La conscience ! cherchez, âmes incrédules, ce que veut dire cette expression indéfinissable, sinon la voix de Dieu ! Tâchez de lui trouver un nom qui ne soit pas la preuve plausible de la puissance divine ; cherchez et vous verrez !

De tous les malheurs qui puissent nous atteindre sur la terre, le plus grand, peut-être, c'est la désunion des familles. Tous les autres malheurs, quelle que soit leur gravité, ont au moins une con-

solation : celle de retrouver dans le sein de la famille un adoucissement aux souffrances. Mais quand celle-là nous manque, que nous reste-t-il? Si nous ne pouvons compter, pour nos premiers amis, ceux au milieu desquels nous avons pris naissance, où chercher ailleurs des amis fidèles, sûrs, invariables? La nature les avait donnés! On ne peut être sûr de ceux que le goût ou la sympathie ont pu nous choisir. L'un et l'autre trompent si souvent!

Voyez ces familles, où chaque membre qui la compose est, pour les autres, une source de discordes et de querelles interminables. Voyez la tristesse, l'ennui et quelquefois le silence plus cruel encore, qui se répandent sur tous. Le père, la mère, les frères, les sœurs ne voient pas le mal qu'ils se font les uns aux autres, en s'aigrissant sans cesse pour une parole souvent dite avec indifférence et sans intention maligne. Aussitôt une querelle sérieuse s'élève, nul ne fait de concessions,

et tous veulent s'approprier ce que cette parole peut avoir de désagréable et de dur. C'est le propre des désunions, de faire toujours croire à une mauvaise intention. Chaque parole choque, parce qu'on l'interprète toujours défavorablement ; parce qu'on se souvient qu'il s'en est rencontré si souvent qu'une seule ne peut avoir été dite, si ce n'est pour blesser, et cela, parce qu'on n'a plus cette foi d'innocence et de simplicité qui porte à l'indulgence. Ce n'est rien encore. Mais quand on a deviné juste, quand cette pensée est claire et tacitement exprimée, quel sujet de querelle et de discorde ! A quoi ressemble une famille dans ces horribles moments, dans ces scènes interminables entre le père et le fils, entre le frère et la sœur, entre l'époux et l'épouse ? On ne voit au milieu d'eux ni sourire ni gaieté; le venin cruel de la discorde a glacé tous les cœurs et les a fermés sur eux-mêmes, et tellement changés, qu'ils ne se reconnaissent plus. N'allez parler, à ces sortes de gens, ni d'amitié, ni de dévouement, ni de cœur, comment y croi-

raient-ils? Ils étaient nés entourés de tous les sentiments les plus purs et les plus nobles, et ils les ont repoussés, méconnus! Ils ignorent tout, excepté la haine! De quoi voulez-vous les entretenir? laissez-les à leur enfer, ils ne sauraient vous parler du paradis. L'union des familles est le premier des biens de la terre; c'est la base de tout bonheur social et véritable. N'avons-nous pas vu quelquefois (et disons-le à la gloire de l'humanité, ce portrait est plus commun et plus ordinaire que l'autre), n'avons-nous pas vu des intérieurs de famille qui rappellent les premiers âges du monde? Soumis, heureux, contents, les enfants, unis ensemble comme des légions d'anges, sont réunis autour du père commun. Vrai représentant de Dieu, il est le dispensateur de tous les biens qui naissent au sein de la famille. Toujours prêt à juger et à pardonner; toujours prêt à enseigner et à conduire, il n'a pas regardé son rôle sublime, parmi les hommes, comme léger et frivole; il l'a regardé comme le plus grand de tous, il a bien su comprendre que, de

lui et de sa compagne, devaient dépendre les vertus, et le bonheur de leurs enfants.

Dieux du foyer domestique, Providence de la jeune famille, tous deux, unis par la loi et l'amour, vivent dans une sollicitude constante pour le sort de ceux qui leur doivent le jour. Ils sont doux, pacifiques, indulgents. Ils reprennent, ils ne grondent pas. On les respecte et on ne les craint pas. La crainte ne doit jamais entrer dans le cœur filial. La crainte est le sentiment qu'un enfant doit avoir pour son maître d'école; mais ce n'est jamais cela qu'il doit à son père et à sa mère. Les craindre! et pourquoi? Le respect est la meilleure crainte. Quand on respecte, on n'offense jamais. Craindre un père, craindre une mère! une mère surtout! cet ange qui veillait en pleurs autour de votre berceau, enfants! qui ne put jamais entendre vos cris sans frémir; qui n'a plus de sommeil, plus de paix, plus de repos depuis qu'elle vous a donné le jour; qui n'a plus peut-être ni santé ni bonheur depuis ce

jour-là. La craindre! elle qui vous aime. Vous ne l'aimez pas ! songez donc ce que c'est qu'une mère. Voyez-la quand vous serez grands, voyez-la vous suivre des yeux, chercher vos regards distraits et n'attacher que sur vous les siens. Voyez-la sourire à votre sourire, et pleurer à vos pleurs. Son âme est morte pour tout ce qui n'est pas vous ; elle ne sait plus distinguer ni biens ni maux, dans la vie, que ce qui doit vous atteindre et ce que vous devez ressentir. Pauvre mère ! songez donc que de la craindre, c'est la première douleur à lui donner ! aimez-la, respectez-la, et vous ne la craindrez pas !

Ces intérieurs consolants ne sont que le résultat des pensées chrétiennes. Ne croyons pas atteindre à cette œuvre parfaite sans que la religion en ait été la base et le principe. Vous pouvez voir des frères unis avec leurs sœurs ; des enfants chérir leur mère, sans religion, j'en conviens ; l'humanité a, dans les sentiments de la nature, quelque chose de

sublime, c'est le cri qu'ils font entendre. Mais l'accord et l'union de tous les membres ensemble, l'affection répandue sur tous, sans injustice, sans partialité ; les concessions faites aux idées des autres et l'oubli des siennes propres, le respect, la soumission constante, vous ne verrez cela que dans les familles pieuses.

III

L'intérieur de la famille de M. de Reuilly fut, au bout de quelques mois, plus divisé que jamais. Blanche, devenue par sa finesse et ses flatteries, maîtresse absolue de l'esprit de son mari, s'était établie en souveraine dans la maison, faisant souffrir, par sa domination, tous ceux qui l'entouraient.

Le marquis de Reuilly ne comprenait pas bien

encore tout ce qu'il s'était préparé ponr l'avenir de tortures et de chagrins. Il était, comme tous les hommes de son âge, dominé par une femme beaucoup plus jeune que lui. Il voyait cependant déjà combien il s'était abusé sur les qualités qu'il avait crues à Blanche ; mais il n'osait s'avouer combien elle avait de défauts, et combien un jour il devait en souffrir. Il la laissait régner à son gré dans sa maison, brusquer et tyranniser comme elle voulait la pauvre Clary, qui ne disait rien ; il n'y avait qu'Hélène qui eût encore le caractère assez absolu pour ne dépendre que de son père, et que Blanche n'osât assujettir à sa domination redoutable. Hélène, plus pour sa sœur que pour elle, s'était maintenue ainsi à l'égard de Blanche et de son père ; mais comme elle était trop vive et trop sincère pour cacher sa colère à ce sujet, elle la témoignait quelquefois d'une façon un peu trop dure, ce qui irritait Blanche au lieu de la calmer, et mécontentait M. de Reuilly ; de sorte qu'au lieu de servir sa sœur, elle lui préparait sans cesse une peine nouvelle.

Mais l'automne était passé. M. de Reuilly vit avec bonheur arriver la saison qui devait, par ses distractions et ses plaisirs, faire un peu diversion à la solitude de la campagne, dont le charme ne peut être senti que dans une grande intimité, et une union générale.

Il annonça donc le prochain départ de la famille, et tout le monde en fut ravi.

Quand on n'est pas heureux, un changement de lieu ressemble au bonheur. En effet, c'en est un. Il y a toujours dans un déplacement une sorte d'espérance qui plaît.

Hélène et Clary devaient, cette année-là, faire leur entrée dans le monde. Toutes deux, peu désireuses de plaire, ne connaissant aucun des plaisirs bruyants qu'elles allaient chercher, se seraient fort peu réjouies de ces projets mondains, si elles n'eussent espéré que Blanche, s'y livrant tout

entière, car elles connaissaient ses goûts à cet égard, les laisserait en repos, tant elle serait occupée d'elle-même et de ses ajustements.

Elles ne devinaient pas, les douces jeunes filles, tout ce que développerait de haine nouvelle la comparaison qui allait s'établir entre elles trois.

Elles virent donc avec confiance arriver le jour qui devait les sortir de leur solitude. Imprudentes ! elles ne comprenaient pas que le monde, même pour ceux qui en sont le moins enthousiastes, et qui le méprisent le plus, le monde a une poussière fangeuse qui tache et éclabousse toujours assez pour qu'aucun de ceux qui l'approchent n'en revienne sans quelque douleur.

IV

C'était un jour d'hiver froid et sombre, un de ces jours où Paris, enseveli dans le brouillard, ne laisse apercevoir ses édifices et leur pompeuse architecture, qu'à travers un voile brumeux qui les cache presqu'entièrement. Un givre épais tombait sur les pavés déjà noirs de boue ; des voitures armoriées, des livrées élégantes, des citadines, des omnibus se croisaient et se heurtaient mutuellement, chacune dans les différentes directions, que

les besoins, ou les passions, ou l'indifférence de ceux qu'elles portaient, leur imprimaient à leur tour. On voyait les pauvres, errant par la ville, transis de froid, et accablés de misère, demandant une aumône, plus souvent refusée qu'elle n'était accordée. On voyait de pauvres petits enfants, l'œil morne, le visage maigre et abattu, allant seuls dans les rues les plus opulentes, pieds nus, en guenille, les mains rouges de froid, et désirant un morceau de pain en voyant la boutique du boulanger, comme ils désiraient les joujoux en voyant les boutiques de Bobin et de Polichinelle.

L'enfance pauvre a une foule de nécessités qui font pitié. A tout âge les privations sont cruelles ; mais n'y a-t-il pas quelque chose de plus déchirant encore à voir l'enfant malheureux, l'enfant ! qui n'a, pour supporter sa misère, ni la foi qui encourage, ni la résignation qui est presque une richesse, ni la force morale pour voir les biens qui l'entourent, et pour ne désirer que ce qu'il peut avoir.

Qu'on se figure les peines d'un pauvre enfant dans les rues de Paris. Il veut tout ce qu'il voit. Sa tentation commence au lever du jour et ne finira pas même à sa fin, car entre le lever du soleil qui éclaire les petits pains brûlants qu'il voit dans la grille vitrée des boulangers, et les marrons chauds et fumants qu'il trouve à tous les coins des rues, vers le soir, il n'y a pas une seule consolation pour lui durant cette longue journée de privations.

Si sa petite industrie lui a fait trouver le moyen de se procurer un balai de bouleau, pour nettoyer les passages et les traversées des boulevarts, il a été si souvent rudoyé, si souvent rebuté, il a vu de si jolies femmes en chapeaux blancs ou roses, en mantelets de velours, à l'air doux et agréable, lui répondre brusquement : Laisse-moi tranquille, va-t'en, et passer sans lui rien donner ; il a vu tant de grands seigneurs lui jeter des sous, tant de riches le laisser pauvre, et si peu de gens le secourir, qu'il a le cœur aussi navré, aussi triste,

aussi malheureux, que lorsque, fainéant et honteux, il s'assied sur une borne, à examiner les scènes curieuses d'une boutique, où tous les trésors et les plaisirs de son âge sont renfermés ; où les chevaux de bois sont grands comme des chevaux en vie, où les poupées ressemblent à de belles dames et ont à ses yeux bien plus de prix ; où des boîtes de ménage complet, de services de vingt couverts lui font penser en même temps à un logis, à un dîner et à un joujou qu'il n'a pas, où il voit entrer vingt fois en une heure un petit garçon de son âge, bien mis, bien fourré, bien content, accompagné d'une belle dame ou d'un beau monsieur, quelquefois de tous les deux ensemble, qui lui crient chacun dans son oreille : Choisis, mon amour, prends ce que tu veux, choisis, emporte toute la boutique, amuse-toi, nous avons de l'argent, il est à toi ; et le petit philosophe, dégoûté de ses joujoux, des bonbons et des jouissances de son âge, après avoir choisi et rebuté trente ou quarante joujoux, dit en s'en allant : J'aime mieux aller aux Tuileries, on

m'a déjà donné tout cela. Profonde leçon pour l'humanité ! le refus du riche ! l'envie du pauvre ! voilà l'histoire de tous les hommes.

Quand on réfléchit, à Paris, sur la quantité de tableaux qu'il offre chaque jour dans ce genre, on a le cœur navré ! Vraiment il est des jours où l'on ne peut traverser cette ville immense, voir en une minute, tout à la fois devant ses yeux, sa grandeur, ses vices, ses vertus, sa pauvreté, sans être ému jusqu'au fond de l'âme. Ces jours d'hiver, où tout le monde souffre, même ceux qui sont assez heureux pour ne pas manquer, où le pauvre, poussant un cri de détresse, n'est entendu, à travers le bruit de tant de plaisirs, que de celui qui ne peut lui donner, où tout est dans la souffrance, sans secours et sans consolation ; ces jours de douleur sont ceux qui tous les hivers se renouvellent au milieu de notre Paris démoralisé, qui ne songe ni aux pleurs, ni aux souffrances, et qui engloutit, par le bruit de sa foule agitée, le cri de tous les

malheureux qui va se perdre dans le sein de Dieu!...

Arrivée avec sa famille, depuis quelques jours, Clary se trouvait dans les rues de Paris avec la femme de chambre de sa belle-mère, par un de ces jours sombres et tristes dont nous venons de parler.

La pauvre Clary, peu habituée aux pavés de la grande ville opulente, maudissait les inconvénients qui se présentaient à chaque pas, sans découvrir encore ce qu'elle pouvait admirer dans toutes les boutiques qui passaient à tour de rôle devant ses yeux. Elle demeurait dans la rue Saint-Dominique, et elle se dirigeait vers l'église Saint-Sulpice pour entendre la messe. Il était onze heures du matin. Après avoir traversé la place de la Croix-Rouge, et au coin de la rue Cassette, elle entendit une plainte assez prolongée, et un instant après elle n'entendit plus rien. Elle s'arrêta, ayant reconnu une voix d'enfant, elle écouta, mais aucun bruit ne se fit entendre de nouveau. Elle continua son chemin.

Après avoir prié Dieu à Saint-Sulpice, environ une demi-heure, elle reprit le même chemin par lequel elle était passée, et se rappelant les plaintes qui l'avaient frappées au coin de cette petite rue, longue, déserte, elle regarda dans la rue, vit un enfant étendu par terre qui paraissait dormir. Il ne se plaignait pas ; ou, pour mieux dire, il ne se plaignait plus ! Ses longs cheveux blonds tombaient sur son visage, pâle et froid comme un marbre, ses petites mains tenaient un flageolet à moitié brisé, et il avait sur ses épaules une petite planche suspendue par une ficelle, sur laquelle étaient attachées plusieurs marionnettes de différentes grandeurs.

Clary s'approcha de lui, car elle comprit aussitôt qu'il était impossible de supposer que cet enfant se fût ainsi endormi dans la boue, et par le froid qu'il faisait. Elle supposa qu'il était malade, et souleva sa tête, qui serait aussitôt retombée sur le pavé, si elle ne l'eût soutenue avec une

de ses mains. Ses lèvres étaient bleues, et tout son visage exprimait une contraction violente.

La rue Cassette, comme on sait, est une des rues les plus isolées de Paris, sans boutique, sans ressource. Il y a bien des maisons, il y a bien des hôtels même, mais ce n'est souvent pas à ces portes-là qu'on trouve le plus de secours. Les maîtres sont trop loin !... on ne trouve, en frappant à chacune d'elles, qu'un portier ordinairement vieux, grognon ou malade ; un domestique paresseux étendu sur une chaise dans la loge, et qui ne se dérangerait même pas si le feu prenait à la maison, attendu que, comme il est à la porte, il se sauverait au plus vite. Là, plus l'opulence est éloignée, moins il est possible de se faire entendre. L'ignorance est peut-être la véritable cause du mauvais cœur qu'on suppose aux riches. Toute leur dureté vient peut-être de ce qu'ils ignorent.

Ainsi donc, le pauvre enfant, étendu presque

mort au bas d'une porte cochère de la rue Cassette, n'avait trouvé aucun secours jusqu'ici.

Clary l'appela, essaya de le ranimer et de réchauffer ses petites mains engourdies, mais inutilement. Elle allait frapper à une porte, lorsque de cette porte sortit tout à coup un jeune homme enveloppé d'un manteau, et qui s'arrêta subitement en voyant cette jeune fille et ce pauvre enfant.

— Qu'est-il donc arrivé à ce pauvre petit? dit-il à Clary sans trop la remarquer.

— Mon Dieu, reprit-elle, je l'ignore, je viens de l'apercevoir il n'y a qu'un instant, il paraît bien mal.

— L'essentiel, dit le jeune homme, est de lui porter promptement secours.

En disant cela, aidé de Clary et de la femme

de chambre, il prit le petit garçon dans ses bras, et rentrant dans la maison, il ouvrit une grande porte battante qui donnait sur la cour, et déposa l'enfant sur un canapé de crin, qui était dans une grande et énorme salle qui parut à Clary être un atelier de peintre.

Un grand poêle échauffait l'appartement, et peu à peu, en chauffant un linge qu'on lui appliquait sur la poitrine et sur la tête, on parvint à faire reprendre connaissance à ce pauvre enfant.

Quand il fut revenu à lui, et qu'il eut avalé quelques gouttes de bouillon, on lui demanda comment il s'était trouvé si malade, et ce qui l'avait mis en cet état.

Son histoire était courte et simple. C'était un de ces pauvres petits orphelins, qui sont répandus sur le pavé de Paris, sans mère pour les secourir et les plaindre, sans logis, sans argent, sans

secours. Il raconta courtement que, depuis deux jours il n'avait reçu que trois sous, en faisant jouer ses marionnettes, parce que, disait-il, le temps était si mauvais, que personne ne se mettait aux fenêtres pour écouter sa musique, et voir danser ses poupées. Quand il fait beau, dit-il, je gagne au moins de quoi me nourrir et de quoi payer pour coucher le soir à couvert. Mais s'il pleut, s'il neige, le soir je suis sans rien du tout, parce que les gens ne se mettent pas aux fenêtres pour voir danser mes marionnettes, et il parlait de ses marionnettes avec un sérieux qui faisait mal. Enfin, avec des marionnettes et des fenêtres closes, son histoire naïve, simple, touchante, fit un tel effet sur les trois personnes qui l'écoutaient, que toutes ensemble elles fondirent en larmes à côté du pauvre petit mendiant, qui levait sur elles ses grands yeux bleus, secs et fixes, et s'étonnait de voir pleurer, lui, qui était déjà assez philosophe pour ne plus pleurer, ou trop enfant pour pleurer déjà.

Ce fut alors, et seulement en cet instant, que

le jeune homme, que nous allons connaître sous le nom d'Olivier Bertrand, put trouver le temps d'examiner la femme qui était chez lui. Il jeta sur elle, à la dérobée, un de ces regards d'artiste pénétrant et scrutateur qui jugent vite et bien, qui devinent mieux qu'ils ne voient, et dessinent en un instant le vrai type du beau, du laid ou du médiocre.

Clary était cachée sous un grand chapeau de velours noir, son mantelet ouaté et garni de fourrures empêchait de voir sa taille fine et élégante, ses petits pieds étaient chaussés avec des brodequins à double semelle épaisse, et un artiste seul pouvait juger d'elle sans injustice dans un pareil moment. La seule beauté qu'on pût apercevoir dans tout son éclat, c'était ses deux petites mains dégantées, qui, sorties de la double enveloppe des gants et du manchon, se laissaient voir dans toute leur blancheur et leur délicatesse. Clary ne s'aperçut pas de l'admiration subite qu'elle inspirait, elle

fut aussi à l'aise dans cet atelier, et devant un inconnu, que si elle eût été au milieu de la rue, et ne comprenait pas qu'on pût songer à autre chose, en ce moment, qu'au pauvre petit mendiant qui gisait à moitié mort devant elle, elle ne s'aperçut pas que, depuis quelques instants, le jeune homme qui l'avait recueilli n'y pensait plus du tout.

— Enfin, dit-elle, il me semble qu'il est assez revenu à lui, maintenant, pour qu'on puisse essayer de lui faire prendre un peu plus de nourriture.

Elle ne reçut aucune réponse.

— Qu'en pensez-vous, monsieur? dit-elle à M. Bertrand.

— Plaît-il, madame, dit le jeune homme qui n'avait pas écouté un mot.

— Je dis qu'il est urgent de faire prendre quelque nourriture à cet enfant.

— Oh ! assurément, dit Olivier comme revenant d'un rêve. Mais ma maison n'est pas trop bien montée, ajouta-t-il en riant, et je n'ai pas grand'-chose à lui offrir.

— Si madame la marquise n'était pas si méchante, dit tout bas la femme de chambre à Clary, je demanderais bien, chez nous, quelque chose pour lui... mais...

— Oh ! c'est inutile, dit Clary, qui crut parler très-bas, et dont Olivier ne perdait aucun mot, c'est inutile !

— Si vous voulez, dit M. Bertrand à Clary, si vous voulez, mademoiselle, rester ici jusqu'à ce que je revienne, j'irai lui chercher moi-même ce qui peut lui être nécessaire.

Clary accepta avec empressement de garder le pauvre petit, et Olivier sortit aussitôt.

Il revint au bout d'un quart d'heure, et un homme, qui le suivait, apporta de chez un restaurateur un fort bon petit déjeuner, que le petit Jean avala avec un plaisir qu'on devine facilement.

Puis, quand il eut déjeuné, il fit une de ces réflexions qui viennent quelquefois aux malheureux et qui font fendre le cœur.

Il pleura tout à coup en voyant les assiettes vides qu'on emportait.

— Qu'avez-vous? lui dit Clary. Pourquoi pleurez-vous?

— Hélas! reprit-il, je pleure parce que je pense comment je ferai demain quand j'aurai faim comme aujourd'hui.

— Tenez, dit Clary en pleurant aussi et en détachant la chaîne d'or qui tenait sa montre, tenez, prenez cela, voilà qui vous fera passer un hiver tranquille ; au moins demain et les jours suivants, vous ne mourrez pas de faim.

Le petit garçon, aussi ignorant du don qu'il recevait, que peu reconnaissant de recevoir un bijou auquel il n'attachait pas plus de prix qu'à une pièce de dix sous, prit la chaîne sans rien dire, et demeura toujours triste.

— Que faites-vous, mademoiselle? dit Olivier à Clary, est-ce donc la première fois que vous êtes témoin de pareilles scènes ? Vous savez bien que dans Paris, où tous les rangs, toutes les fortunes, toutes les misères sont réunies, on ne peut pas plus attendre des uns qu'on ne peut se charger de soulager entièrement les autres. Avant la fin de la journée, vous rencontrerez peut-être un autre petit enfant, ou une mère de famille, ou un vieillard

infirme, qui réclameront de vous et la même pitié et les mêmes secours. Gardez votre chaîne, gardez-la ; remettez à cet enfant le secours d'argent dont vous pouvez disposer. Je vais y ajouter mon offrande, dit-il, en prenant une pièce de cinq francs qui faillit faire retomber en faiblesse le petit Jean, tant elle lui causa de révolution joyeuse. Mais, de grâce, ne donnez pas ainsi ce que vous avez de bijoux, vous pouvez être si souvent trompée.

— Cela m'est égal, dit Clary en détachant la chaîne de sa montre, si en faisant l'aumône je suis trompée, que m'importe ; la honte n'en est qu'à celui qui trompe, cela ne me regarde pas. Mais, dans cette circonstance, je n'ai pas cela à craindre heureusement.

Elle jeta le bijou sur les genoux de Jean, et se disposa à se retirer, en recommandant au petit garçon de ne pas oublier de se présenter souvent rue Saint-Dominique, n° 14, et de demander la femme

de chambre, pour qu'elle vînt l'appeler et qu'elle pût le secourir selon qu'il serait en son pouvoir.

Olivier reprit encore une fois la chaîne des mains de Jean, qui se la laissait donner et reprendre avec la même indifférence, et qui ne songeait qu'à la pièce de cinq francs.

— Mademoiselle, dit-il à Clary, il est impossible que je ne vous fasse pas sentir que votre générosité est vraiment trop grande; je suis plus vieux que vous, ajouta-t-il en prenant un air grave et sérieux, et je vous dois de vous représenter que vous faites une folie en donnant ainsi cette chaîne qui est d'un grand prix, et que vous regretterez d'avoir donnée, peut-être.

— Non, non, dit Clary, il faut absolument que vous me laissiez faire cette bonne œuvre.

— Mais, donnez-lui un peu d'argent, vous y gagnerez, et lui sera content.

— Je n'en ai pas, dit-elle en devenant rouge comme une cerise.

— Mais, en rentrant dans votre famille !

Clary ne répondit rien. Ses yeux inquiets, et qui poursuivaient la chaîne revenue aux mains d'Olivier, et qu'elle voulait encore remettre dans celles de Jean, prouvaient assez que demain, comme aujourd'hui, comme hier, elle ne serait pas libre de faire le bien ainsi qu'elle le désirait.

— Je veux, dit-elle avec douceur, mais pourtant avec beaucoup de fermeté, je veux qu'il prenne cette chaîne d'or ; il la vendra, il en aura peut-être beaucoup d'argent.

Le petit garçon leva les yeux à ces derniers mots.

Et alors je serai tranquille sur son compte. Sans cela, j'y songerais continuellement ; et comme

je ne serais pas libre de recommencer à lui donner des secours, je veux au moins qu'il en profite lorsque cela m'est heureusement permis.

— Ange ! pensa le jeune homme en l'entendant parler ainsi.

— Eh bien, dit-il en voyant sa résolution, eh bien, au moins, laissez-la-moi ; car s'il va la vendre lui-même, vous jugez qu'il sera regardé comme un voleur, et qu'au lieu de le servir, vous pourriez lui nuire. Je suis pauvre aussi, je vis de mon travail, et ma seule richesse consiste dans une célébrité qui commence, et qui jusqu'ici ne fait qu'enfler mon orgueil sans grossir encore ma bourse ; autrement je vous donnerais moi-même le prix de votre chaîne, et je serais trop heureux de vous la conserver ; mais je ne le puis. Ainsi, dès que vous l'exigez absolument, je vais la vendre pour cet enfant, et il vous devra une éternelle reconnaissance.

— Hélas ! dit Clary en réfléchissant un instant, quand je pense qu'après avoir vu cette scène triste et douloureuse, j'irai ce soir au bal, je ne puis croire que j'en aurai le courage. En disant cela, elle prit ses gants et son manteau, et fit signe à sa femme de chambre de sortir avec elle.

— Et où allez-vous au bal ce soir ? dit-il en la reconduisant jusqu'à la porte cochère.

—Chez le ministre de l'intérieur, dit Clary tout simplement.

Olivier fit un mouvement de joie et de surprise ; il allait dire : J'y serai, mais il n'osa répondre, et, saluant Clary avec respect, il la quitta ; et la laissant regagner sa maison, il partit promptement chez le premier bijoutier vendre la chaîne d'or et en apporter le prix au pauvre Jean, qui, fier, heureux, consolé, reprit le chemin de sa mansarde, riche à ses yeux plus que M. Rotschild ne l'est aux siens.

Il resta encore longtemps chez Olivier, car ses petites jambes ne pouvaient le soutenir tant il avait été éprouvé par cette crise violente. Enfin, il quitta l'artiste qui venait de lui procurer tant de bonheur, en le remerciant de sa pitié et de toute sa sollicitude.

Oh! pensait Jean en marchant dans les rues et en voyant la pluie et le verglas, je suis sûr qu'avec le mauvais temps qu'il fait je n'aurais pas gagné deux sous jusqu'au soir. Reposez-vous, mes marionnettes, quand il fera beau nous reviendrons en campagne. Mais sa mère! sa pauvre mère qui était si pauvre! il pensait à elle depuis qu'il était riche! Enfant de la Savoie, il était venu le sac sur le dos; et, malgré le peu qu'il emportait, il avait pris encore toute la richesse du logis et de la pauvre veuve; de cette mère qui, comme toutes les mères, avait pensé à son fils au lieu de penser à elle.

— Oh! s'écria-t-il en sautant comme la laitière avec son pot au lait, vous allez être heureuse, car

je veux vous envoyer de cet argent, et vous en envoyer beaucoup.

Dans la journée, au bureau de poste de la rue de Beaune, vers les trois heures de l'après-midi, on vit arriver un pauvre petit enfant, portant sur le dos des marionnettes, et dont l'aspect misérable contrastait beaucoup avec ce qu'il venait dire.

Il demandait comment il pourrait envoyer cent francs à sa mère, sa mère s'appelait Catherine, elle demeurait à *** en Auvergne, et il voulait lui envoyer cet argent tout de suite.

On lui en procura les moyens, mais comme il quittait le bureau, content d'avoir fait son petit cadeau, le cœur gros de bonheur (car il gonfle de joie comme de douleur), les employés du bureau dirent en le voyant s'éloigner :

— Voyez ces petits coquins-là, on les croit pau-

vres, et nous les plaignons, tandis qu'ils sont plus riches que nous!

Celui qui disait cela avait été pauvre aussi, mais il n'avait jamais songé à envoyer à sa mère infirme le moindre produit de son travail.

Voilà pourquoi il jugeait si mal notre pauvre petit enfant.

Oh! pauvres! comment ne pas vous respecter! A l'égard de l'humanité, vous êtes malheureux! A l'égard de Dieu, vous êtes ses frères. Le pauvre est presque une seconde eucharistie, quelque chose de moins que l'ange, mais quelque chose de plus que les autres hommes!...

V

Clary, en rentrant chez elle, fit part à sa sœur de tout ce qui venait de se passer. La pauvre jeune fille ne pouvait s'égayer de rien, tant la pensée de la souffrance et de l'état du pauvre enfant la troublait fortement.

— Je te le recommande, disait-elle à Hélène, toi qui es plus libre de faire ce que tu veux. Tâche

qu'on lui donne quelque chose chaque fois qu'il se présentera.

—Hélas ! ma bonne amie, répondit Hélène, autrefois j'aurais dit que je pouvais beaucoup pour lui, mais tu sais aussi que maintenant je n'ai aucun pouvoir dans la maison, pas même celui d'y faire le bien.

— Espérons, dit Clary, que notre père ne sera pas toujours ainsi, et qu'il ouvrira les yeux sur tout ce qu'il ne voit pas encore.

— Je me chargerai de le faire, dit Hélène avec vivacité, si personne n'en a le courage.

— Oh ! crois-moi, Hélène, ne le fais pas; il ne nous appartient pas de juger ceux que nous devons respecter.

— Tu as raison, je ne jugerai pas. *Je raconterai,* voilà tout.

— Crois-tu que ce ne sera pas la même chose ?

—Ah ! c'est possible ; mais au moins, alors, cela ne me regardera plus. Dis-moi un peu, comment veux-tu que je voie la ruine de mon père et la nôtre s'opérer ainsi sans rien dire? Ce serait coupable. L'ordre et l'économie sont des devoirs aussi ; et quand, avec tous les autres, on manque encore à ceux-là, c'en est trop aussi. Je ne donne pas deux ans à mon père pour être réduit à la mendicité, au train où vont les choses. Elle le porte déjà à vendre ses propriétés. Tu verras comme elle trouvera le moyen d'employer, chez un bijoutier et chez Palmyre, le produit de ces terres.

Hélène avait à peine achevé ces mots, qu'en se retournant elle vit son père derrière elle. La porte de la chambre où elles étaient toutes deux était restée ouverte par mégarde, et comme il passait, ayant entendu le nom de Blanche, il prêta l'oreille

et écoutait depuis le commencement de la conversation.

Hélène fut tellement interdite de voir M. de Reuilly si près d'elle, qu'elle ne put lui dire une seule parole.

— Ma fille, dit le marquis de Reuilly avec calme et sans aigreur, continuez de parler à votre sœur.

Hélène garda le silence.

— Continuez, reprit-il en lui serrant la main, votre père en profitera. C'est la Providence qui a permis que j'entendisse tout cela. Mais il y a dans vos paroles trop de vague pour moi. Expliquez-vous, ma fille, je vous l'ordonne, et surtout je veux que vous disiez tout ce que vous savez.

Clary, trouvant plus convenable de se retirer en

ce moment, quitta aussitôt la chambre, et Hélène resta seule avec son père.

— Eh bien, mon père, dit-elle quand ils furent assis tous deux, j'oserai donc vous ouvrir les yeux sur le désordre effrayant qui règne depuis six mois dans votre maison. Ma belle-mère a acheté dernièrement pour deux cent mille francs de diamants chez Fossin ; vous ne remarquez pas les deux cachemires de mille écus pièce qu'elle vous a dit n'avoir coûté que cinq cents francs, et le reste de la toilette, qui est probablement sur le même diapason. Voilà, mon père, ce que je sais, ce qui est vu de tout le monde, dans la maison, et que personne n'ose vous apprendre. Pour m'assurer de la vérité, j'ai prié notre ancienne gouvernante, la dernière fois qu'elle vint nous voir, de demander au bijoutier si cela était vrai. Malheureusement, cela n'était que trop vrai.

— Mais, dit M. de Reuilly, comment a-t-elle pu

trouver cet argent? Je ne lui ai assurément pas donné une telle somme.

— C'est possible, dit Hélène avec amertume; mais vous savez comment les héritiers trouvent d'avance l'argent qui leur est promis.

M. de Reuilly devint pâle et tremblant.

— Ah! c'est-à-dire qu'elle a compté sur ma mort! dit-il avec colère; et il laissa tomber sa tête dans ses mains sans ajouter rien de plus.

Hélène était contente de cette émotion. Elle espéra que son père aurait le courage de remédier à tant de maux qui étaient près de les frapper.

—Ma fille, reprit-il enfin, c'est vous que je charge du soin de diriger ma maison; je vous remets entre les mains toutes choses : gouvernez-les comme vous avez fait par le passé. J'exige que

vous ne rendiez compte qu'à moi de tout ce que vous commandez pour l'ordonnance de la maison.

— Je ne puis absolument vous obéir en cela, mon père.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ! parce que vous-même, dans le premier moment de tranquillité que vous allez avoir, vous sentirez que je ne le dois pas. Il ne m'appartient pas d'employer mon pouvoir sur l'esprit d'un père qui m'aime, pour ôter à sa femme la place qu'elle doit avoir aux yeux du monde et dans l'intérieur de sa famille. J'ai dû vous avertir des fautes qu'elle commettait, je le crois. Elle n'est pas ma mère. Je ne lui dois du respect que par rapport à vous ; aussi, c'est à vous seul que j'ai dû parler de ses torts. Mais dès que j'ai parlé, je n'ai même plus pour l'avenir à m'occuper de rien savoir

ni de rien examiner. Cela vous regarde aujourd'hui, mon père; cela ne me regarde plus.

M. de Reuilly sentit la justesse du raisonnement de sa fille.

— Tu as raison, lui dit-il en l'embrassant, tu as raison, Hélène ; c'est à moi qu'il appartient de la surveiller et de la juger. Mais aurai-je le courage de le faire? Je ne le crois plus! Je te l'avoue, je n'ai plus le caractère que j'avais autrefois. Je suis dominé par elle, je sens qu'elle ne m'aime pas, qu'elle aime ma fortune et se raille de moi. Je suis indigné. Je n'en suis pas moins esclave et malheureux. Si tu savais, dit-il en prenant la main de sa fille dans les siennes, si tu savais comme je suis malheureux depuis ce mariage !

— Je l'ai deviné, mon père.

— Console-moi de tous mes malheurs, ange,

sois bonne pour moi ; aime-moi, toi, cher enfant, qui fus toujours ce que j'aimai le plus au monde.

Hélène se jeta dans les bras de son père. Le changement affreux qui se voyait sur son visage depuis quelque temps avait creusé sur son front des rides nouvelles. Cet homme, autrefois si rude contre les émotions de la vie, était abattu, morne, triste, et ses peines se laissaient deviner dans ses yeux jadis si vifs et si animés.

Hélène ne put s'empêcher de pleurer en voyant ce changement si prompt et si horrible.

— Je vous serai dévouée comme à un père qui fut toujours bon et indulgent pour moi, croyez-le, mais, je vous en supplie, ayez la force de résister à toutes les folles dépenses où Blanche veut vous entraîner. Songez, mon père, que c'est toujours pour elle, jamais pour aucun autre ! Cette pensée-là fait juger son cœur.

— Je la connais bien maintenant, dit M. de Reuilly en essuyant furtivement les larmes qui coulaient de ses yeux. Je la connais ; mais elle sait l'empire qu'elle a sur moi et elle en profitera.

Il pleura en disant ces dernières paroles, honteux d'avoir dévoilé à sa fille les soucis et les souffrances de son cœur. Il s'enferma pendant une heure dans son appartement. Au bout de ce temps-là, Blanche, qui ne pouvait deviner la cause de cette retraite spontanée, alla frapper à la porte et ne reçut aucune réponse. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il venait de causer longtemps avec Hélène, et cela l'inquiétait sans pouvoir expliquer cette crainte.

Elle frappa encore ; elle frappa deux fois, trois fois ; pas de réponse. Enfin elle entendit la voix forte et dure de M. de Reuilly qui demanda : Qui est là ? avec un ton à faire sauver toute autre personne moins aguerrie que Blanche.

— C'est moi, dit-elle avec cette petite voix flûtée qu'elle savait prendre au besoin. C'est moi, Charles, ouvrez.

— Laissez-moi tranquille, dit le marquis de Reuilly avec humeur.

— Comment? dit Blanche sans paraître avoir entendu.

— Je vous dis de me laisser tranquille. J'ai affaire et ne veux voir personne.

Madame de Reuilly ne répondit rien, et descendit avec colère; elle se rendit au salon où sa mère était restée seule depuis le déjeuner.

Comme, lorsqu'elle avait de l'humeur et qu'elle était en colère, ce qui arrivait également tous les jours, sa pauvre mère était celle qui recevait le plus fréquemment l'orage, parce qu'elle le sup-

portait avec plus de patience, elle s'en prit à elle de ce qui venait de lui arriver. Elle la contrariait sur tout; elle lui reprochait avec aigreur et son silence et ses paroles. Elle parla pendant une heure toute seule sans écouter ni demande ni réponse. Enfin, fatiguée de ce tête-à-tête, ennuyée et surtout honteuse d'elle-même, elle éclata en pleurs et en sanglots, et quitta brusquement le salon pour s'enfermer chez elle.

VI

Lorsque la cloche du dîner sonna pour appeler et réunir la famille de Reuilly, on vit sur tous les visages une émotion très-grande. Blanche même avait pleuré, et elle faisait juger des événements de la journée. Un silence profond régnait de toutes parts, personne n'osait prendre la conversation. Hélène était la seule qui osât parler un peu, madame de Sérié faisait les réponses obligées; elle ne comprenait rien à tout cela, et plus étonnée que

les deux sœurs, qui comprenaient bien la cause de cette froideur générale, elle jetait de temps en temps des regards doux et inquiets sur sa fille, objet de la continuelle sollicitude de son cœur de mère, elle ne recevait pour toute solution qu'un regard méchant et colère, humide d'irritation plus que de chagrins.

C'est que M. de Reuilly avait, pour la première fois depuis son mariage, montré du caractère et de la résolution. Il était redevenu lui-même, et Dieu sait combien il était dur et opiniâtre, quand il ne trouvait pas plus facile de ne l'être pas, ainsi qu'il faisait depuis six mois. Il avait répété à sa femme tout ce qu'il avait appris, elle n'avait osé rien avouer, ni rien nier; elle avait gardé le silence, mais elle se promettait bien de se venger sur Hélène, et sur Clary qu'elle supposait avoir découvert sa conduite. Elle plia pour dominer mieux après. Puis, descendant pour dîner, elle prit un ton froid et fâché, qui finit tellement

par ennuyer M. de Reuilly, qu'il eût préféré donner un collier de perles de plus et la voir de meilleure humeur. De deux chagrins, on choisit toujours le plus éloigné, comme s'il ne devait pas arriver, comme si le temps qui va si vite, qui a les ailes si promptes, n'amenait pas tous les maux toujours trop tôt.

Donc, l'humeur de sa femme fit plus sur le marquis de Reuilly, que son argent perdu. Après dîner, il s'empressa de lui demander pourquoi on ne s'apprêtait pas pour le bal du ministre de l'intérieur, où Bianche et ses filles devaient aller?

— Je n'irai pas, dit Blanche avec humeur. Je suis malade.

— Et toi, Hélène, dit son père, ne veux-tu pas y aller?

— Pardonnez-moi, mon père, je ne demande pas mieux.

— Alors, dit-il à Blanche, décidez-vous, ma bonne amie. Venez donc au bal avec nous.

— Ma robe coûterait trop cher, dit-elle avec aigreur.

— Qui pense à vous faire des reproches, bon Dieu ? dit-il.

— Ah ! cela est vrai, au fait. Personne ne pense à me faire des reproches, je me trompais.

— Vous me feriez beaucoup de peine si vous ne veniez pas, dit-il tout bas à sa femme.

— J'irai, puisque vous le souhaitez, mais je reviendrai de bonne heure.

— Soit, dit M. de Reuilly, déjà tout satisfait d'être ainsi redevenu souple et pliant comme un enfant.

Blanche, qui connaissait l'irascibilité de son caractère, comprit en un instant le pouvoir qu'elle avait sur lui. Cela la consola promptement des reproches qu'elle avait reçus le matin.

Elle monta donc chez elle pour ordonner sa toilette, et les deux sœurs se rendirent également chez elles pour faire la leur.

C'était la première fois que les deux jeunes filles assistaient à une si grande fête. Pour la première fois, en présence l'une de l'autre, Blanche et Clary allaient être jugées sans partialité, sans mensonge. Le monde était là pour approuver et pour blâmer, pour élever et pour détruire.

Le monde allait donc prononcer! Ce n'était pas pour Clary qu'il allait être redoutable. Eût-elle même été moins jolie que Blanche, son jugement lui était indifférent. Elle avait établi son bonheur et les trésors de son âme sur une plus pure richesse

que l'approbation du monde. Elle savait, ou plutôt elle avait deviné qu'il n'avait rien de solide, et que même ses plus grands amis, ceux qui lui sont le plus dévoués, n'en sont pas moins abusés et trahis par lui. Elle ne comptait donc pas sur lui, et ses louanges, comme ses dédains, étaient à ses yeux du même prix.

Mais Blanche ne pensait pas ainsi ; Blanche avait mis là toute sa vie. Elle devait nécessairement souffrir beaucoup ce jour-là, si ses succès n'effaçaient ceux de Clary, si elle ne devait pas réussir plus qu'elle, si enfin tous les regards, dirigés sur la place qu'elles occupaient, étaient pour l'une et non pour l'autre.

Mais le monde a cela de cruel, qu'il arrive le plus souvent que celles qui le recherchent le plus sont celles qu'il accepte le moins. Il y a dans la vraie simplicité un charme qu'on ne peut nier. Le monde est plus juste qu'on ne croit. Il ne faut pas le dire injuste, on se tromperait.

Il apprécie avec une lucidité extraordinaire le mérite de chacun de ses serviteurs. Ce n'est pas parce qu'il les méconnaît qu'il les laisse, c'est parce qu'il les oublie.

Le monde ayant donc à juger entre madame de Reuilly et sa belle-fille, n'hésita pas dans son choix. Il se prononça si vite, qu'à peine Blanche avait-elle eu le temps de désirer ses hommages, qu'elle avait déjà compris qu'elle ne les aurait pas !

Madame de Reuilly, étincelante de diamants et de fleurs, avait mis dans sa toilette tant de mauvais goût et de richesse exagérée, qu'elle aurait déplu à toutes les personnes de bon goût, quand même elle eût été aussi jolie que celle qu'elle voulait effacer.

Clary avait au contraire une élégance achevée. En robe de toile ou en robe de velours, elle avait également une distinction rare. C'est l'agrément qui

prévaut toujours sur tous les autres. Ce jour-là, elle avait une robe de gaze rose très-pâle sur un dessous de satin de même couleur. Aucune fleur, aucune garniture, et ses cheveux blonds relevés en nattes, à la manière des statues grecques, étaient rattachés par une grande aiguille d'écaille brune, et le bout frisé tombait sur un cou blanc comme celui d'un cygne.

Son succès fut si complet, qu'Hélène avoua même en avoir moins espéré. C'était tout dire.

A peine eut-elle dansé une contredanse, qu'elle vit arriver une foule de jeunes gens à la mode qui a suppliaient de les mettre sur les rangs, qui se faisaient inscrire sur ses tablettes d'ivoire, et revenaient, à chaque coup d'archet, lui rappeler qu'elle devait danser avec eux la dixième, la douzième, etc.

Blanche ne pouvait se résoudre à quitter le bal, tant il lui semblait impossible qu'on ne rendît pas

justice à ses attraits, et tant elle supposait que le succès de Clary finirait bientôt.

Quant à Clary, elle était si simple, elle recevait ces hommages avec tant d'indifférence, qu'elle ne comprenait rien à cet empressement général, sinon qu'on était ainsi pour tout le monde.

Au commencement de la soirée, elle vit arriver à elle un jeune homme qui lui demanda avec instance de lui accorder une contredanse. Elle le reconnut à l'instant pour Olivier Bertrand, qu'elle avait vu le matin. Elle accepta avec plaisir. Au milieu de tous ces étrangers, c'était presque pour elle un ami.

Dès qu'ils eurent pris place à une contredanse, Olivier dit à Clary :

— Ai-je l'honneur d'être reconnu de vous, mademoiselle ?

— Oui, certainement, lui dit-elle avec une grâce charmante. Et notre pauvre petit protégé, comment l'avez-vous quitté? Était-il tout à fait bien?

— Je l'ai quitté chargé de vos bienfaits, dit Olivier, en voyant les joues de Clary devenir écarlates. Je lui ai remis l'argent que vous lui aviez destiné par le prix de votre chaîne. Oh! j'ai regretté que vous ne vissiez pas la joie de ce pauvre enfant! J'ai cru réellement qu'il ne la supporterait pas. Je lui ai dit de revenir demain, afin que nous fussions instruits de la manière dont il emploierait son argent.

— Ah! c'est fort prudent, dit Clary. Voyez donc, je n'aurais pas pensé à cela, et cependant, il est vrai, il peut en faire un mauvais usage.

— Sans doute; c'est ce que je veux éviter.

En ce moment Clary ne put répondre, parce que

la contredanse était finie, et la cohue si grande, qu'elle eut même bien de la peine à traverser la foule pour retourner à sa place. Olivier la salua quand elle y fut arrivée, et osa demander une autre contredanse pour plus tard ; elle lui fut promise.

Quelques moments après, un ami de M. de Reuilly lui demanda la permission de lui présenter un jeune artiste, de la plus haute espérance, disait-il, et dont l'esprit et les excellentes manières lui ouvraient tous les salons de Paris avec empressement.

Monsieur de Reuilly aimait les arts. Il aimait surtout beaucoup en parler ; et recevoir chez lui un artiste, était une véritable bonne fortune. Il accepta donc avec plaisir. C'était Olivier Bertrand, qui fut ensuite présenté à madame de Reuilly et aux deux sœurs. Tandis que Clary dansait, il s'assit à côté d'Hélène, et lui parla de l'admiration que sa sœur lui avait inspirée le matin, par cette charité, offerte si simplement, donnée de si bon cœur.

— Vraiment, lui disait-il, je n'ai jamais vu une expression plus angélique que celle qu'elle avait en offrant ce cadeau à l'enfant, qui n'y faisait presque pas attention. Elle n'a pas songé à lui faire sentir le prix de son bienfait, et s'en est allée en se fiant à moi pour le lui vendre le plus avantageusement possible, et à l'avenir pour qu'il apprît à l'en remercier.

Olivier remarqua des larmes dans les yeux d'Hélène.

— Continuez, continuez, dit Hélène en voyant son étonnement, je suis heureuse de vous entendre parler ainsi ; vous ne savez pas ce que c'est, peut-être, que d'aimer une sœur ! En avez-vous une ?

— Non, malheureusement, répondit Olivier.

— Alors, vous ne pouvez comprendre qu'imparfaitement ce que je sens en moi, quand vous

parlez de ma sœur. L'entendre louer, voyez-vous, monsieur, c'est un bonheur qui ressemble à une souffrance ; car il oppresse, il fait mal ; on sent qu'on a le cœur gros, et on pleure sans pouvoir s'en empêcher. Je ne sais, monsieur, ce que peut faire de plaisir un éloge personnel que depuis qu'on admire ma sœur. Avant je ne le savais pas.

— Oh ! si, si, je vous crois et je vous admire.

— Il ne faut jamais admirer un sentiment aussi vrai, aussi vaste que celui-là. Pourquoi admirer une chose aussi simple ? Il n'y a là ni vertu ni perfection. Ne pas aimer sa sœur serait un crime ; l'aimer ce n'est pas une qualité.

— Je veux bien qu'il en soit ainsi, dit Olivier cachant toute l'admiration qu'il éprouvait.

— Si nous avons le plaisir de vous voir quelque-

fois, vous entendrez si souvent ce langage que vous en serez bientôt fatigué.

— Croyez-vous?

— Mais je le suppose.

— Je ne serai jamais las d'entendre parler de mademoiselle votre sœur, surtout par vous.

— Quand vous la connaîtrez davantage, et que vous pourrez apprécier par vous-même tout ce qu'elle vaut, vous préférerez la juger et la louer en vous-même plutôt que d'entendre parler d'elle, même par moi. Elle a un charme qu'on ne peut définir. En parlant d'elle on reste toujours au-dessous de la vérité; c'est pourquoi il vaut mieux la laisser plaider sa cause toute seule.

—Vous avez été bien heureuse alors, ce soir, mademoiselle, en voyant les succès de votre sœur. J'ai

rarement été témoin d'un pareil enthousiasme. Vous ne vous figurez pas ce qu'on dit d'elle dans tous les salons. On parlait tout à l'heure de mademoiselle votre sœur au duc de V*** avec tant d'admiration, qu'il a quitté sa partie de jeu pour aller la voir danser. Vraiment, je regrette que vous ne puissiez entendre tous ces éloges, vous qui l'aimez tant.

Hélène était un peu maligne de sa nature. Hélène surtout adorait sa sœur; et, paraissant agir involontairement tandis qu'Olivier parlait, elle s'approcha davantage de Blanche, afin que les mots parvinssent plus facilement à son oreille, et, feignant de n'avoir pas tout entendu, elle le fit recommencer. Cette fois, comme la première, Blanche n'avait que trop bien entendu!

A peine était-il une heure du matin que madame de Reuilly voulut absolument partir, en dépit d'Hélène, qui suppliait son père de rester encore, feignant de s'amuser, tandis qu'au contraire elle

s'ennuyait beaucoup; mais c'était pour sa sœur qu'elle voulait demeurer.

Le pouvoir de Blanche avait beaucoup diminué depuis le matin. Malgré les faibles intervalles de complaisance que le marquis de Reuilly lui avait accordés en dépit de lui-même, il était constant que ce jour-là elle commençait à perdre son empire, et il le lui prouva.

— Nous resterons, ma chère, dit-il à son tour avec humeur. Hélène veut danser encore. Nous partirons tout à l'heure. Et vous, Blanche, si vous demeurez à votre place, si vous ne dansez pas, prenez-vous-en à tout cet attirail de fleurs et de bijoux, qu'on n'oserait vraiment essayer de faire remuer sans frémir. Vous devez peser cent quatre- vingts livres au moins avec tous ces panaches et ces oripeaux.

Blanche lança à son mari un regard furieux et se remit à sa place.

Le bal dura fort tard. Hélène, prétendant toujours s'amuser beaucoup, fit rester son père jusqu'à la fin ; et il était presque jour lorsque toute la famille rentra chez elle.

Mais Blanche remportait du souvenir de cette fête un profond désir de vengeance au fond du cœur.

VII

Le plus grand service que le christianisme soit venu rendre aux hommes, c'est de leur avoir ordonné de s'aimer. Il fallait un Dieu pour saisir la vérité de cette maxime si naturelle cependant, et néanmoins que personne, jusqu'à la venue du Christ, n'avait encore prêchée à la terre. On avait vu beaucoup de philosophes; ils avaient plus ou moins débité de belles et sages lois; mais qui avait parlé ainsi? Qui avait dit : Aimez-vous? Personne. Dieu qui mourait en croix pour le salut du genre humain

devait seul lui apprendre ce que c'était que l'amour.

Et cependant, comment la raison n'a-t-elle pu, à elle seule, instruire le cœur à cet égard? La haine ne détruit-elle pas tous les bonheurs en gâtant les âmes? Qu'est-ce que haïr, si ce n'est déjà être un démon? Les démons ne commettent plus d'autre mal, ne sont plus soumis à d'autres malheurs, sinon de haïr et d'être haïs! La paix entre tous, voilà le bien, le seul bien qui donne tous les autres. Riches, il vous faut l'union entre vous pour jouir de vos richesses; grands du monde, les faveurs vous fatiguent; il faut pour les avoir, combattre et s'aigrir; pauvres, qui vous fait supporter la pauvreté, si ce n'est l'union qui règne dans votre mansarde solitaire; si ce n'est l'amour de vos enfants, d'un père, d'une épouse, d'une famille; si ce n'est surtout celui que vous leur portez?

Depuis le jour où Clary, entrant dans le monde,

avait eu tant de triomphes et où Blanche en avait eu si peu, la jeune fille avait vu se ranimer avec une nouvelle force la haine de sa belle-mère contre elle. Son père lui-même semblait avoir oublié tous les sentiments de la nature, et, influencé par sa femme qui ne cessait de l'indisposer contre Clary, il était devenu d'une telle dureté et d'une telle sévérité, que la pauvre enfant n'y pouvait plus tenir.

— Je partirai, disait-elle un jour à sa sœur, je partirai d'ici, je demanderai à mon père la permission de me mettre dans quelque famille honorable, comme demoiselle de compagnie. Je ne puis supporter d'être ainsi la cause de la désunion qui règne dans notre intérieur.

— Oh non ! s'écria Hélène, non, ma sœur, tu ne quitteras pas la maison qui te vit naître, naître si près de mon berceau ; non, tu n'iras pas dans une famille étrangère traîner ta jeunesse désolée et flétrie. Tu resteras près de moi. Je te console au

moins. Qui penserait à toi, là, où tu veux aller vivre? Qui pleurerait quand tu pleureras? Qui te plaindrait surtout quand tu serais triste et isolée? Clary, ne nous quittons pas; n'anticipons pas sur la mort qui doit un jour nous séparer. Attendons qu'elle nous brise, et n'ayons pas la honte d'avoir cru possible de vivre en ne vivant pas ensemble.

Hélène se jeta au cou de sa sœur et l'embrassa en pleurant.

— Tu as raison, dit Clary; ce que tu dis, je me le suis dit bien souvent. Mais comment voir tout ce qui se passe sans songer à y mettre une fin? Je suis sûre que, dès que je ne serai plus ici, vous y vivrez tous en paix. Involontairement, tu vois bien que toutes les fois que Blanche et toi vous vous fâchez, c'est à cause de moi. Quand mon père a quelque chose à te reprocher, c'est encore moi qui en suis cause; tu le sais bien. Je vais donc m'éloigner, et tâcher au moins, par cette absence, de n'avoir pas à

me reprocher une désunion qui me fait un mal affreux.

— C'est toi, ma bien-aimée, dit Hélène avec force, toi, dis-tu, qui causes tout le mal? Oh! ne dis pas cela, cela n'est pas vrai. Est-ce toi qui as mis au cœur de cette femme jalouse et méchante tous les défauts qui s'y trouvent? Ange martyr, qui supportes tout sans te plaindre, si je ne prenais la parole pour te défendre, si je n'élevais quelquefois la voix contre l'injustice dont tu es la victime, tu supporterais tout en silence, et tu subirais ton malheur avec la résignation que je te connais. Non, non, il n'en sera pas ainsi. Ton devoir, à toi, est d'agir comme tu le fais, cela est vrai; mais le mien est de te protéger, de te soutenir de tous mes efforts. Sœurs, nous nous devons mutuellement appui au sein de la famille. Celle de nous qui est la plus chérie doit être la plus active pour le bonheur de l'autre. Je suis tout pour toi. Mon rôle est trop beau pour que je le délaisse, et tu ne parviendras

jamais à me faire croire que j'ai une autre conduite à tenir. Je sais bien que celle que mon cœur me dicte est celle que mon devoir m'impose également, et je ne faiblirai pas.

— Mais au moins, dit Clary, au moins promets-moi d'accepter le mariage que mon père t'a proposé ; promets-moi de ne plus faire de difficultés, et d'écouter la raison, le bon sens, je dirais même, si j'osais pénétrer dans ton cœur, que tu ne m'ouvres pas en ce moment, d'écouter ton penchant, qui, je le sens, te porte à croire que M. de V*** est digne d'être aimé de toi.

— Qui t'a dit cela ? reprit Hélène étonnée.

— Personne ne me l'a dit, mais je l'ai deviné.

Hélène devint rouge et ne répondit rien.

— Tu n'as pas voulu me l'apprendre, reprit

Clary en prenant la main de sa sœur dans les siennes ; depuis dix mois tu as un secret pour moi, Hélène.

— Eh bien, oui, dit-elle avec franchise ; oui, j'ai cru remarquer dans ce jeune homme, dès qu'il m'a été connu, une foule de qualités qui me l'ont rendu cher. Je l'ai surtout aimé, en songeant que mon père me l'avait destiné depuis longtemps, et j'ai été heureuse de lui plaire aussi. Mais, vois-tu, je n'aime personne comme toi au monde. Tous les événements de ma vie seront toujours subordonnés à toi. Ainsi, quelque affection que je ressente dans mon cœur, je la nierais si elle devait être cause de quelque nouveau chagrin pour toi.

— Mais quel chagrin veux-tu que ton mariage puisse me donner? Nous nous verrions tous les jours ; ton mari ne demanderait pas, je l'espère, que nous ne fussions pas toujours unies comme aujourd'hui.

— Oui, c'est cela, dit Hélène, dont les yeux se remplissaient de larmes à mesure qu'elle parlait; c'est cela, je te laisserais seule ici, abandonnée à la tyrannie d'une femme comme celle qui te hait; je partirais pour aller chercher du bonheur, pour entrer dans le chaos du monde où mon mariage me placerait naturellement; je partirais sans songer à la position dans laquelle je te laisserais. Tu serais seule ici, sans consolation, sans appui. Au moins je t'en sers, moi! Devant moi on n'ose encore trop parler et t'accabler. Mais seule, mais sans une amie pour t'épargner des scènes continuelles, sans un être qui, à ton approche, sache sourire, que tes vertus sachent attacher! Jamais, Clary, jamais. Je ne me marierai jamais que lorsque tu seras mariée. Mon existence ne sera assurée qu'après la tienne. C'est un parti irrévocable, n'en parlons plus. D'ailleurs, ce mariage est entièrement rompu maintenant. Je t'avais caché mon affection pour Arthur de V***, je ne pouvais t'en parler, car tu y aurais vu un sacrifice et une peine,

et tu te tromperais. Rien n'est sacrifice de ce que je fais pour toi, et me marier et te laisser seule dans cette maison, me serait insupportable.

— Ainsi donc, reprit Clary, voilà ma destinée! J'étais non-seulement née pour être malheureuse, mais je devais faire ton malheur aussi à toi que j'aime bien plus que moi-même, et qui m'es cent fois plus chère. Hélène, si tu veux me donner le repos et la tranquillité que, je le sens, ton aveu vient de détruire; si tu veux que je ne sois pas tout à fait désespérée, reprends la promesse que tu viens de faire. Épouse Arthur, ne t'inquiète pas de moi, je serai toujours heureuse quand tu le seras. Mon bonheur ou le tien, c'est toujours la même chose; l'un m'est encore bien plus précieux que l'autre. Mon amie, décide-toi à ce mariage, et ne me laisse pas sous l'horrible pensée d'avoir pu être involontairement la cause d'un sacrifice et d'une peine pour toi.

Hélène regarda sa sœur avec calme, et lui dit :

— Clary, ne parlons jamais de cela, je te prie, accepte le sacrifice involontaire que j'ai à t'offrir avec autant de joie que je te l'offre, et n'en parlons plus.

En disant cela, Hélène embrassa sa sœur et descendit au salon sans vouloir rien écouter davantage.

VIII

Présenté depuis le jour du bal à M. de Reuilly et à sa famille, Olivier Bertrand venait presque tous les jours passer une ou deux heures avec eux. Son esprit était doux, son caractère facile, il paraissait ne pas voir les exigences et les tracasseries du marquis de Reuilly, et comme celui-ci aimait beaucoup à parler des arts et n'y entendait rien du tout, il avait pris Olivier dans une sorte d'amitié, attendu que l'artiste disait toujours comme lui,

d'abord parce que de se contraindre lui était égal, et parce que, avant tout, il s'occupait de toute autre chose que du marquis de Reuilly dans le salon.

La conversation des personnes distraites, quand on ne s'aperçoit pas de leurs distractions, est la plus agréable chose du monde. Ces gens-là ont un *oui* et un *non certainement* qui apaisent et chassent toutes les discussions possibles. Généralement nous aimons beaucoup les personnes avec lesquelles nous causons, lorsqu'elles pensent comme nous. Il y a un indicible bonheur dans l'approbation que le jugement des autres nous donne. On n'examine pas si l'esprit d'autrui est assez supérieur pour que son assentiment puisse nous enorgueillir. L'approbation des sots nous est encore agréable ; il semble qu'au moment où ils disent comme nous, ils aient cessé de l'être.

Comme M. de Reuilly pensait ainsi, il attira Olivier chez lui le plus possible. Voyant la plupart

de ses connaissances se retirer peu à peu par l'irascibilité de son caractère, il prit un goût particulier à causer avec celui qui ne paraissait pas s'en apercevoir, qui arrivait toujours content et satisfait, et qui ne semblait se trouver bien que dans sa conversation.

Il n'eut pas la prudence de craindre ce qu'une assiduité auprès de deux jeunes filles charmantes pouvait amener pour l'avenir ; il savait cependant qu'Olivier était pauvre, qu'il n'avait pour fortune que son travail, et de plus, qu'il était l'homme du monde le plus désordonné et le moins capable de se créer un avenir.

Olivier, en effet, était le type artiste le mieux conditionné. Il vivait au jour le jour, sans songer au lendemain. Il avait vingt-cinq ans, disait-il, et il avait bien le loisir de songer à l'avenir. La vie, pour lui, consistait dans l'oubli du jour passé et dans l'indifférence pour celui du lendemain. Et

ce système jusqu'ici lui avait réussi, sinon à être heureux, du moins à l'empêcher d'être malheureux. C'était tout ce qu'il souhaitait.

L'arrivée de ce jeune homme dans l'intérieur de la famille, fut, pour les deux sœurs, un événement agréable et même une ressource. Il rompait la monotonie de cet intérieur ; il empêchait surtout l'aigreur de M. et de madame de Reuilly de se montrer autant. Il semblait que la paix était venue avec lui. Hélène, qui s'en aperçut la première, car cette paix regardait sa sœur et lui devenait bien plus chère que la sienne, Hélène prit une affection sincère pour ce jeune homme qui, sans le savoir, avait apporté à Clary une amélioration momentanée, mais dont on jouissait amplement.

Le soir, après-dîner, dès qu'il était là, au lieu d'une querelle ou d'un reproche injuste qu'il eût fait à sa fille, le marquis de Reuilly se mettait sur un canapé, et, entraînant Olivier auprès de

lui, commençait une conversation interminable, dans laquelle, comme nous l'avons dit, on ne se contredisait jamais. Olivier, il est vrai, tâchait bien, au bout de deux heures, de se glisser un peu près de la table à ouvrage où les jeunes personnes travaillaient; mais c'était si difficile, qu'à moins que M. de Reuilly, étant en bonne humeur, n'eût proposé une partie de piquet à quelques vieux *patients* qui se dévouaient depuis vingt ans à cet acte de générosité à son égard, Olivier ne pouvait guère se débarrasser de son importune bienveillance, et demeurait attaché à la chaise comme le chien de La Fontaine.

Cependant ses seuls instants de bonheur étaient ceux qu'il passait rapidement à cette table, où Clary et Hélène, assises toutes deux, travaillaient à quelque ouvrage, dont le but était toujours utile et le plus souvent charitable. Elles étaient fort adroites à tous les ouvrages à l'aiguille. Elles avaient compris qu'une jeune fille destinée à com-

mander dans une maison, à ordonner à des domestiques, et à instruire plus tard une jeune famille, devait s'appliquer de bonne heure à savoir en même temps ce qu'elles devaient demander un jour aux autres. L'argent dépensé pour soi-même est toujours, pour un bon cœur, une dépense regrettée. Qu'est-ce donc quand il est employé en ajustements et en futilités? Qu'est-ce donc que le regret qui doit occuper la jeune fille coquette et dépensière, lorsqu'elle réfléchit, après avoir sottement acheté vingt choses inutiles et chères, à ce que l'emploi de son argent eût pu donner de bonheur autour d'elle?

Clary et Hélène avaient mieux compris le bonheur. Elles le trouvaient dans la simplicité d'une vie obscure, d'une économie journalière qui leur donnait le moyen de venir au secours de ceux qui souffraient et de les consoler.

Olivier admirait leur travail fervent, leur assi-

duité, lorsqu'elles avaient commencé une layette pour une pauvre famille ou quelques cadeaux destinés à être offerts pour des loteries de pauvres ; il devinait l'emploi de ces objets, car on ne le disait jamais, Hélène ni Clary n'avaient pas compris qu'on parlât de ses bonnes œuvres. Elles mettaient même tant de simplicité à les faire, qu'elles ne pensaient pas qu'on pût les remarquer. Mais M. Bertrand ne manquait pas d'en découvrir le mérite, quoiqu'il fût caché.

Depuis trois mois qu'il venait tous les jours chez monsieur de Reuilly, une des deux sœurs avait fait sur lui une impression profonde. Celle qu'il voyait sans cesse appliquée, sans cesse rebutée, et qui, un moment après, lui apparaissait comme une ombre d'ange, toujours soumise, douce et calme; il n'y avait, dans cette indifférence, ni le sourire dédaigneux de l'insouciance qui paye par le mépris les méchancetés qu'on lui fait, ni la froideur d'un cœur sec qui ne sent pas même son malheur. Mais

on voyait que ce calme venait d'une source plus belle et plus pure, d'une résignation chrétienne, d'une foi en Dieu, d'une indulgence pour les torts des autres, qui lui faisait envisager ceux qu'on avait envers elle, soit comme des punitions méritées, soit comme des imperfections auxquelles nous sommes tous sujets, soit comme des épreuves que Dieu lui envoyait pour la sanctifier et la rendre meilleure.

Son sourire ressemblait à celui du Christ au Calvaire; il n'y avait ni amertume, ni ressentiment, ni mépris pour la race humaine, il n'était que doux et résigné; une fois qu'Olivier connut, apprécia sa nature exceptionnelle, elle devint à ses yeux un objet d'admiration et de respect. En effet, il y a quelque chose de si beau et de si séduisant dans la bonté! Que n'embellit-elle pas? Et n'a-t-elle pas un charme, un attrait que la beauté seule ne donnerait pas?

Comment ne pas chérir ces sortes d'êtres?

Comment ne pas les aimer plus que les autres, ceux qui sont toujours soumis, qui ne pensent à eux-mêmes que pour se condamner, aux autres que pour les absoudre; qui vivent doux et bienveillants, sans cesse lapidés et brisés par les coups de pierres que l'injustice leur envoie et dont ils ne gardent aucune autre pensée, sinon de se juger indignes d'autres choses ?

Le christianisme a donné ce modèle au monde, et, depuis Jésus, l'homme a souvent imité ce grand exemple. Pour cela seul, rendons à Dieu d'universelles bénédictions.

Olivier jugea donc bien toutes les rares qualités de Clary, qui demeuraient ensevelies sous le voile de l'oppression et du silence. Quand il voyait cette jeune fille si belle, si gracieuse, si bonne, dont l'inconcevable patience ne se démentait jamais; quand il la voyait calme et gaie, il se demandait, en regardant ses cheveux d'or, si ce n'était pas un

ange envoyé dans cette famille pour la bénir et lui porter bonheur ; pour être, comme le Christ, l'ami dévoué sacrifié par l'ami ingrat? Il lui semblait voir quelquefois au-dessus de sa tête une auréole brillante, comme celle que les poëtes ont mise sur la tête des saints ; il croyait qu'elle était une sainte. Il la vénérait comme une d'entre elles. Il éprouvait pour elle un sentiment auquel il ne pouvait donner un nom. Il en ressentait tant, qu'il n'osait s'avouer à lui-même qu'il l'aimât. C'est à Hélène qu'il parlait de son admiration. Hélène savait la comprendre. Ne l'avait-elle pas vouée à sa sœur depuis sa naissance ?

— Oh ! oui, disait-elle à Olivier, lorsqu'il lui parlait de sa sœur, oui, je conçois votre admiration ! Clary a cela de remarquable, que plus on la connaît, plus elle grandit moralement aux yeux de ceux qui l'examinent. Elle est simplement ce qu'elle croit devoir être. Jamais une pensée d'orgueil n'a pu entrer dans son cœur ; car elle est si

bonne, qu'elle croit ne rien faire que d'ordinaire. La louer, ce serait la méconnaître ; ce serait tuer en elle ce qu'il y a de plus beau, que de lui ôter cette ignorance de ce qu'elle vaut. Il me semble que ce serait un assassinat moral que je ne me pardonnerais pas. J'aime à la voir ainsi. Laissons-la croire qu'elle ne vaut rien. J'aime mieux qu'elle reste dans cette ignorance.

— Je vous promets, dit Olivier, que je respecte l'idée que vous avez. Non, je ne lui parlerai jamais de tout ce qu'elle vaut, mais laissez-moi, au moins, vous en parler.

— Oh ! à moi, tant que vous voudrez. Après le bonheur de la voir, je n'en ai pas d'autre que celui-là.

Clary arriva en ce moment auprès de sa sœur, et la conversation fut interrompue. Mais chaque fois qu'Olivier pouvait être libre de l'éternelle

société de M. de Reuilly, il revenait se placer, soit auprès de Clary pour s'occuper d'elle, soit auprès d'Hélène pour en parler.

IX

Cependant, en continuant de voir Clary et d'apprécier tout ce qu'elle avait de séduisant et d'aimable, Olivier Bertrand s'était attaché à elle par une de ces passions sérieuses et profondes qui décident de la vie entière. Clary, de son côté, ne put se voir avec indifférence l'objet de cette affection pure et dévouée, et elle sentit au fond du cœur qu'Olivier ne lui déplaisait pas.

Dès qu'il s'aperçut de l'impression qu'il avait

faite sur elle, son amour augmenta, et il n'eut plus la force de ne plus le montrer. Il osa en parler à M. de Reuilly. Celui-ci s'emporta d'une telle sorte, qu'il en fit reculer Olivier à dix pas, tant son air exprima de mépris.

— Moi, s'écria le marquis en fureur, moi donner mon consentement au mariage de cette petite avant qu'Hélène soit mariée? Quelle humiliation voulez-vous donc faire supporter à cette pauvre enfant? Jamais, monsieur, entendez-vous cela; je ne vous donnerai jamais mon consentement.

Olivier pâlit et ne répondit rien.

— Et d'ailleurs, continua M. de Reuilly, vous n'avez aucune fortune.

— Non, monsieur, je n'en ai aucune.

— Vous espériez probablement que ma fille serait

richement dotée ! Voilà qui est fort amusant ! Eh bien ! monsieur, apprenez qu'elle n'a rien du tout, que sa sœur elle-même n'aura sa fortune qu'après ma mort ; je doterai Hélène, ainsi qu'il me conviendra ; l'autre n'a rien du tout, car je ne lui donnerai pas même son bouquet de noce.

— Je le savais, monsieur, je savais cela parfaitement.

— Qui vous l'a dit ?

— Elle-même.

— Ah ! elle-même ! Vous avez donc parlé de ce mariage ensemble ? Vous savez donc qu'elle vous aime ? Fort bien. Voilà la mode aujourd'hui. Les filles se fiancent elles-mêmes sans en rien dire à leurs parents. Un père, aujourd'hui, c'est une chose indifférente, le magot qu'on met sur une cheminée ou sur une étagère. N'y faites pas attention. Ah !

vous en avez parlé ensemble, et à moi vous ne m'en avez rien dit ! C'est très-bien !

— Oserai-je vous demander, monsieur, si vous êtes bien fondé à vous plaindre du peu de confiance que votre fille aurait eue en vous dans cette affaire ?

— De quel droit, monsieur, osez-vous me faire cette question ? dit M. de Reuilly un peu embarrassé.

— Du droit qu'a toute personne injuste de dire une injustice, reprit madame de Reuilly, qui, ayant entendu M. de Reuilly prononcer le nom de Clary, était aussitôt descendue de son appartement.

Olivier ne répondit que par un sourire dans lequel il y avait tant de mépris pour celle qui venait de parler, qu'elle n'osa pas continuer.

— En tous cas, continua M. de Reuilly, cela ne vous regarde pas. (C'était la réponse ordinaire qu'il faisait à tous ceux qui lui parlaient de son aversion pour sa fille). Cela ne vous regarde pas, reprit-il en ouvrant sa tabatière. Ce qui me regarde et vous aussi, c'est que je ne vous donnerai pas ma fille.

— Mais, dit Olivier, si mademoiselle Hélène se mariait bientôt.

— Oh ! alors nous verrions. Si vous ne voulez que la jeune fille sans dot.

— Je ne demande qu'elle, dit Olivier avec émotion.

— C'est bien, alors ; nous verrons.

— Oui, oui, certainement, reprit vivement madame de Reuilly, le marquis ne demandera pas

mieux alors. On n'a pas envie de la retenir malgré elle, soyez tranquille.

Le marquis de Reuilly s'inclina comme pour approuver les paroles de sa femme, et Olivier se retira.

X

Hélène descendit au salon trouver son père, dès qu'Olivier fut sorti.

— Mon père, lui dit-elle, je sais tout ce que votre bonté pour moi vous a fait répondre tout à l'heure à M. Bertrand. Après vous avoir remercié de cette sollicitude, laissez-moi vous dire, je vous en supplie, que je ne puis accepter ce que vous voulez faire.

— Comment cela, ma fille? Allez-vous aussi prendre l'habitude de contrecarrer toutes mes actions?

— A Dieu ne plaise, mon père! Mais vous avez refusé la main de Clary à M. Bertrand. Ils s'aiment tous deux, vous le savez. Ce refus est pour eux une mortelle douleur; et c'est moi qui en suis la cause! Vous savez l'affection que j'ai pour ma sœur. Il n'est pas possible que vous puissiez agir d'après une idée aussi basse, aussi petite, que parce que je suis l'aînée, je dois être mariée avant elle? Une telle pensée n'a jamais pu être la vôtre, cela n'est pas possible, mon père.

— Je ne sais, ma fille, lui dit-il avec assez de douceur, quelle est votre façon de voir. Je vous dirai que cela m'est égal. Je sais ce que je veux faire; c'est l'essentiel.

— Mais réfléchissez, mon père, à tout le mal

que vous me faites. Vous m'aimez, dites-vous? Oh! je vous en supplie, c'est le moment de me le prouver. Sauvez à Clary une peine nouvelle, épargnez-m'en une à moi-même, en voyant qu'on souffre, et que c'est moi qui en suis cause. Mon père, dit-elle en se jetant à genoux devant lui, ayez pitié de vos enfants; soyez bon pour eux! Je vous en supplie, madame, dit-elle en se tournant vers Blanche, que, pour la première fois, elle voulut implorer aussi; suppliez mon père d'avoir égard à mes prières; suppliez-le comme moi.

— Mon Dieu! dit Blanche avec aigreur, ce sera d'autant plus facile, que le jour où Clary sortira de la maison sera un si beau jour pour moi, que je voudrais le hâter de tout mon pouvoir. Ce n'est pas moi, je vous assure, qui empêche votre père de permettre son mariage.

Hélène jeta sur son père des regards inquiets, comme pour voir ce que cette parole avait produit

en lui ; elle crut comprendre qu'il était prêt à consentir.

En effet, il avait toujours voulu céder ; il ne voulait que se faire prier. Depuis longtemps, il s'était aperçu de l'attachement d'Olivier pour Clary, et les moyens de fortune du jeune homme lui étaient bien indifférents. Comme il ne voulait donner aucune dot à sa fille, il voulait seulement, en paraissant être forcé à donner son consentement, se sauver de la honte de lui en refuser une. Voilà tout ce qu'il voulait.

— Eh bien ! dit-il, en relevant sa fille qui était toujours à genoux, il n'est pas nécessaire de faire ainsi une tragédie en cinq actes. Qu'elle sorte d'ici, qu'elle épouse qui elle voudra ; seulement, qu'on sache bien que je ne la reverrai jamais.

— Jamais ! dit Hélène avec effroi ; et pourquoi cela, mon père ?

— Parce que... reprit-il sans rien ajouter.

— Oh ! ne me maudissez pas, dit Clary en entrant dans le salon ; mon père, dit-elle en lui baisant les mains, donnez-moi votre bénédiction, au moins.

M. de Reuilly la repoussa et lui dit : — Je viens de permettre votre mariage ; allez et laissez-moi.

Clary n'osa rien répondre à son père ; et, tout émue, tremblante de ce qu'elle venait d'entendre, elle se retira dans son appartement ; sa sœur vint l'y joindre un moment après.

— Eh bien ! ma pauvre amie, dit Hélène en l'embrassant ; enfin te voilà au moment de commencer une nouvelle existence ; qui sait si elle ne sera pas aussi malheureuse, aussi triste que l'autre ?

— J'ai la confiance, dit Clary, que je serai

heureuse. Ce qui m'effraye, c'est le mécontentement de mon père.

— Ne va pas dire cela, reprit vivement Hélène ; à une autre que toi, je dirais : Ne vous mariez jamais sans l'approbation de votre père. La jeune fille qui veut elle-même choisir son sort, ne trouvera que des malheurs. Mais toi, tu sais bien que notre père ne demande pas mieux que de te voir sortir d'ici, n'importe avec qui, tu ne peux l'ignorer.

— C'est bien aussi cette conviction qui me décide à agir comme je le fais ; sans elle, je n'aurais pas imploré ainsi son consentement pour mon mariage. Pour y renoncer, il m'eût suffi de savoir qu'il ne l'approuvait pas !

— Ainsi, dit Hélène avec tristesse, je vais donc me séparer de toi pour la première fois de ma vie ! Nous allons toutes deux commencer une nouvelle

existence sans rapports avec celle qui nous a rendues si heureuses depuis l'enfance. Nous allons nous créer d'autres intérêts : nous ne serons plus l'une pour l'autre, l'amie unique, l'amie seule, celle qui était aimée plus que tout au monde ! Clary, je ne serai plus ce que tu aimeras le mieux !

— Si, si, ma sœur. Oh ! Dieu ! l'amour d'une sœur se compare-t-il à quelque autre ? Il est unique, il est impossible à remplacer. J'aimerai les autres êtres que je devrai aimer, mais tu seras toujours au delà d'eux dans la comparaison. J'aimerai sans doute, un jour, mes enfants autant que toi, mais je ne les aimerai pas de même. Tu seras toujours unique pour moi. Tu le sais, ma sœur, il n'y a qu'une autre sœur que j'aurais pu aimer autant que toi. Ne sois pas inquiète. Rien ne te remplacera près de moi.

Les deux sœurs parlèrent longtemps sur ce sujet. Hélène avait la mort dans l'âme. Mais elle aimait

trop sa sœur pour lui faire payer son bonheur par le chagrin de l'en voir souffrir. Après avoir causé de ce qui intéressait son cœur, son active sollicitude se réveilla, en songeant que Clary n'avait rien; qu'elle-même avait peu d'argent, et qu'enfin, elle allait la voir sortir de la maison paternelle, comme un enfant maudit, comme si elle avait mérité une haine ou une malédiction.

Émue, brisée par cette idée, elle descendit au plus tôt chez son père, et lui représenta que Clary ne possédait rien au monde, et qu'il fallait qu'il lui accordât une pension, ou bien une somme, quelque légère qu'elle fût, mais au moins qui pût l'aider à vivre aisément, car son mari n'avait que son travail.

— Qu'on ne me parle plus de cette petite fille, dit M. de Reuilly en devenant furieux. C'était le sujet en question qui l'intéressait précisément. J'ai eu trop de bonté pour elle, en lui permettant ce

mariage. C'est tout ce que je puis faire que de lui pardonner. Mais qu'elle parte, qu'elle s'éloigne ! Que je n'entende faire aucun préparatif de départ surtout. Qu'elle se rende chez sa tante, chez ma sœur, en attendant que le mariage soit conclu. On ne résiste pas à son père sans en recevoir la punition. Qu'elle parte !

Hélène se retira, car elle sentait bien que la véritable colère de son père ne venait que de la crainte de donner quelque chose à une fille qu'il n'aimait pas.

Elle fut donc retrouver sa sœur, et lui annonça la volonté de son père. Elle pleurait en disant cela, et des paroles de murmures et de mécontentement s'échappaient involontairement de sa bouche.

— Ne t'afflige pas ainsi, dit Clary en embrassant sa sœur. Calme-toi, et surtout n'offense pas Dieu en parlant ainsi de celui que tu dois respecter

comme lui. Je partirai ce soir même ; j'irai chez ma tante jusqu'au jour de mon mariage qui se fera très-prochainement.

— Tiens, dit Hélène qui était occupée à chercher quelque chose dans son secrétaire, tiens, amie, prends cela. Voici deux billets de mille francs, c'est tout ce que je possède, et que j'ai amassé à ton insu, pour toi, car je me doutais que quelque jour ils te seraient utiles. Prends, te dis-je, ajouta-t-elle, en voyant Clary toute prête à les refuser, prends donc. Est-ce que deux sœurs doivent être ainsi? Ce qui est à moi n'est-il pas à toi? Qu'importe que ceci soit entre tes mains ou entre les miennes? Dès que de nous deux c'est toi qui en a besoin, cela t'appartient de droit. Clary embrassa sa sœur, la remercia, et toutes deux s'occupèrent, en pleurant, des préparatifs du départ.

XI

La journée passa rapidement. Les deux sœurs ne se quittèrent pas; et Hélène, à l'insu de Clary, se dépouillait de presque tout ce qu'elle avait de précieux, pour le donner à sa sœur. Les paquets étant achevés, Clary fit demander à son père, par Hélène, la permission de se présenter devant lui avant de quitter la maison paternelle. M. de Reuilly la refusa, disant que cette entrevue serait pénible pour tous deux; il assura seulement Hélène qu'il

ne conservait aucune colère contre sa sœur, et qu'il souhaitait qu'elle fût heureuse.

Alors Clary, se jetant dans les bras de sa sœur, lui dit adieu. Adieu! Elles allaient donc se quitter! Se quitter pour la première fois de leur vie. Toujours ensemble, toujours amies, elles n'avaient jamais vu lever un soleil sans s'embrasser. Jamais l'heure du repos du soir ne les avait vues s'endormir sans qu'auparavant, toutes deux, l'une à côté de l'autre, elles n'eussent fait ensemble leur prière et leur méditation quotidienne. Ensemble! toujours!

Elles allaient vivre séparées, ces deux sœurs, également unies par la tendresse et par la nature. Elles allaient, dès ce moment, marcher séparément dans la vie, se créer de nouveaux liens, de nouvelles habitudes en dehors de leur existence accoutumée. Elles vont apprendre la triste science des vérités du cœur humain. Elles sauront maintenant

que tout s'efface, tout s'altère, au fond de ce cœur indéfinissable, où toutes les vertus comme toutes les misères se trouvent réunies. Jusqu'ici, elles n'ont pas cru possible de vivre séparées; elles vont apprendre qu'elles le peuvent; que l'attachement le plus profond trouve des cordes toujours prêtes à se briser à la longue, et que rien ne demeure ainsi que nous l'avons rêvé !...

Mais pourquoi l'expérience vient-elle apporter en ce moment sa triste lumière? Nous parlons du monde, et nous oublions qu'il s'agit ici de deux âmes en particulier, de deux sœurs exceptionnelles, et que Clary et Hélène ne peuvent et ne cesseront jamais de s'aimer.

Clary descendit l'escalier avec madame de Sérié qui était venue la chercher. Hélène tenant les bras de sa sœur marchait sans pouvoir dire une parole. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il lui semblait qu'elle allait mourir.

— A demain, dit-elle à sa sœur en l'embrassant sans pouvoir pleurer, j'irai te voir tous les jours, mon père me l'a permis.

Clary jeta encore un dernier regard sur cette maison qu'elle allait quitter pour toujours ; sur cette sœur avec laquelle elle ne devait plus vivre... Puis la voiture l'emmena rapidement, et bientôt le bruit de ses roues se perdit dans l'espace.

Alors Hélène, remontant chez elle, put mesurer l'étendue de sa peine et le sacrifice qu'elle avait à offrir à Dieu. Tout encore était là comme autrefois ; tout lui rappelait cette douce intimité et cette vie commune qui n'était plus. Ce qui était là lui faisait du mal par le souvenir ; ce qui manquait lui en faisait encore plus, car c'était la preuve parlante de l'absence de celle qu'elle ne devait plus revoir dans cet appartement où elles vivaient ensemble depuis leur naissance. Elle entra dans la chambre de Clary, tout était emporté ! Cette chambre

semblait être celle d'où l'on vient d'emporter un mort. L'absence ne ressemble-t-elle pas à la mort ?

Elle sortit de cet appartement, il lui faisait trop de mal. Mais en entrant dans son salon de travail, ce fut encore la même douleur. A côté de son métier de broderie, celui de sa sœur n'y était plus ! une grande place vide semblait lui dire : Tu travailleras seule, Clary ne sera plus là. Sur les albums, sur les livres d'études et de musique, autrefois, et partout, on voyait indistinctement les noms mêlés de Clary et d'Hélène. Aujourd'hui, la pauvre Hélène voit son nom, son nom seul représenté partout. Nulle part celui de Clary ne vient frapper ses yeux. Tout est emporté! Hélène le sait bien! Elle le sait encore mieux que sa sœur, car non-seulement elle a fait prendre à Clary tout ce qui lui appartenait, mais elle lui a encore donné la moitié de ce qui était à elle-même.

La cloche du dîner sonna. Hélène avait tant pleuré qu'elle ne voulait prendre aucune nourri-

ture. Elle souffrait trop. Cependant elle craignit de déplaire à son père en restant chez elle, et elle se décida à descendre dîner.

Mais quand elle arriva pour se mettre à table; quand elle vit, à côté d'elle, cette place vide, cette place si longtemps occupée par celle qui ne devait plus y être, son cœur se serra, à un tel point, qu'elle pensa s'évanouir. Elle voulut en vain cacher ses larmes, car ni son père ni Blanche n'avaient envie de compatir à sa douleur. Enfin elle fut obligée de quitter la table et s'en fut chez elle, où elle était au moins libre de pleurer en paix et sans contrainte.

Son existence à elle allait aussi changer. Elle avait permis à M. de V*** de parler à son père dès que le mariage de Clary serait fait. Mais cet avenir, qui lui semblait doux, ne pouvait remplacer, près d'elle, celui qu'elle perdait. Rien ne remplace la douce existence de la jeunesse. C'est un temps qui passe et ne revient jamais.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Trois ans étaient écoulés depuis le jour où Clary sortant de la maison paternelle avait trouvé chez une de ses tantes l'asile momentané qui lui était nécessaire pour s'occuper des préparatifs de son mariage. Elle avait épousé Olivier Bertrand, et elle était heureuse. Il l'aimait passionnément ; l'entourait de soins et de tendresse ; et la pauvre Clary, si habituée au malheur, croyait faire un rêve comme ceux que jadis elle avait fait souvent,

qui le lendemain au réveil devait s'évanouir devant la rude vérité d'une position toute contraire.

Elle était pauvre, mais la privation de toutes les commodités de la vie, auxquelles elle était habituée depuis l'enfance, ne pouvait lui paraître cruelle. La paix était à ses yeux le premier de tous les trésors.

Hélène était mariée ; elle avait épousé M. de V***, et venait passer tous les hivers à Paris, près de sa sœur.

Toujours unies, toujours tendrement liées l'une à l'autre, les deux sœurs ne connaissaient pas de plus doux moments que ceux qui les réunissaient.

Enfin, un jour du mois de décembre, Hélène se disposant à aller chez sa sœur comme de coutume, fut avertie par le valet de chambre de son père,

qu'il venait d'être frappé d'un coup d'apoplexie, et qu'il était en grand danger.

Hélène, en arrivant chez son père, vit qu'il était perdu. Il avait retrouvé sa connaissance, il pouvait parler, mais des suffocations affreuses le mettaient à tout instant au plus mal. Cependant les secours qui lui furent prodigués par un des médecins les plus habiles de Paris, le tirèrent un peu de cette crise horrible, et, au bout de quelques heures, il fut mieux. Mais le médecin déclara qu'une seconde reprise le menaçait, et qu'il n'en reviendrait pas.

M. de Reuilly, comprenant parfaitement son état, fit approcher Hélène aussitôt et voulut lui parler. Madame de Reuilly, qui savait depuis longtemps combien son mari était changé pour elle, et qui redoutait qu'il ne pût prendre quelques nouvelles dispositions qui pouvaient lui être défavorables, voulut rester auprès de lui, et refusa d'abord de s'éloigner.

Sa domination était abattue. Le mépris que son mari ressentait pour elle, les torts graves et justes qu'il avait à lui reprocher parlaient alors hautement pour la première fois.

— Retirez-vous, madame, dit le marquis avec cet accent sévère que jadis Hélène lui avait vu seulement pour Clary; retirez-vous, je l'exige. Laissez-moi au moins mourir en paix. Laissez-moi.

Blanche, forcée d'obéir, quitta la chambre avec colère et profondément inquiète de ce qui allait se décider.

Elle le fut bien davantage, lorsqu'elle entendit Hélène donner à un valet de chambre l'ordre d'aller chercher le notaire de son père.

Il arriva.

Alors M. de Reuilly élevant sa voix mourante,

dicta avec fermeté ces paroles que Blanche entendit parfaitement de la chambre voisine.

« Ayant donné, par contrat, une rente con-
« sidérable à la marquise de Reuilly, ma femme,
« et ma fortune ayant été fort dérangée par les
« dépenses énormes que madame de Reuilly m'a
« fait faire pour elle seule, je suis obligé de
« reprendre sur cette pension pour payer les
« dettes d'honneur que j'ai contractées. Je lui
« laisse cette charge, à elle seule uniquement,
« et j'etablis la comtesse de Vanges, ma fille
« aînée, comme devant seule hériter de ma for-
« tune après ma mort, à charge seulement de
« payer à la marquise de Reuilly la pension
« annuelle que je lui dois par mon contrat de
« mariage.

« Je déclare ici que ma volonté est, que ma
« fille Hélène ait à elle seule, et sans en rien
« donner à la marquise de Reuilly, mon hôtel,

« dans lequel nous habitons en ce moment, mes « meubles, mes bijoux, mon argenterie, etc. »

Hélène, en entendant son père dicter ce codicile, souffrait horriblement. — Et Clary ! s'écria-t-elle; quoi, même à l'heure de la mort ! vous oubliez votre enfant. O mon père ! soyez juste.

— Ma fille, dit M. de Reuilly, écoutez un secret que j'ai à vous révéler : « Votre sœur n'est pas ma fille; — elle est votre sœur, puisqu'elle est la fille de votre mère; — mais elle ne m'est rien ! Vous, pensez à moi, quand je ne serai plus. Voilà tout ce que je puis dire.

Il expira après avoir dit ces derniers mots, avec un accent qui fit frémir Hélène; elle se jeta à genoux devant le lit de son père, et pleurant avec amertume, elle pria pour lui.

La marquise de Reuilly quitta sa maison le soir

même ; et affectant le désespoir, elle se couvrit de noir de la tête aux pieds, prit tous les dehors de la tristesse, et se sauva ainsi aux yeux du monde, qui avait ignoré ses fautes et les ignora toujours.

Mais Hélène avait encore un dernier acte d'amour fraternel à accomplir.

Deux mois après la mort de son père, elle se fit rendre compte de tout ce qui était dans la maison ; l'inventaire étant achevé, elle écrivit à Clary pour la prier de se rendre avec elle dans la maison de leur père, qui, désormais, devenait celle de la comtesse de Vanges.

Clary vint et fut tout étonnée en voyant les meubles, les tableaux, toutes les curiosités précieuses qui appartenaient à son père étalés comme pour une vente, et partagés en deux parties égales.

— Mon amie, dit Hélène, en venant au-devant

de sa sœur, voici ce que mon père a laissé après sa mort. Nous devons partager en bonnes sœurs, car je n'ai pas plus de droit que toi à garder davantage.

— La volonté de mon père est que tu gardes toute sa fortune. Je ne viendrai jamais en réclamer la moindre partie, dit Clary avec douceur.

— Aussi, reprit Hélène, n'est-ce pas la fortune, les meubles et tout ce qui était à mon père dont je t'abandonne la moitié; c'est ce qui m'appartient à moi, tu le dis toi-même. Mon ami, dit-elle à son mari, j'espère que vous ne me désapprouverez pas?

— Non, non, dit M. de Vanges, en admirant la belle pensée de sa femme, non, tout ce que vous faites est trop au-dessus des autres, pour oser faire autre chose que vous admirer.

Alors Hélène séparant tout en deux parties égales, partagea tout le mobilier dont elle était la

seule héritière ; et donna à Clary la moitié de la fortune dont elle héritait de son père, et le secret qu'elle avait appris demeura pour elle seule.

Lorsqu'on vint au partage de l'argenterie, il se trouva que le domestique chargé d'en faire la part, ayant trouvé une cuiller de vermeil de plus, il la mit dans celle de la comtesse.

— Ce n'est pas juste, dit Hélène ; et pour montrer à quel point elle voulait que le partage fût strictement observé, elle prit la cuiller et la cassa en deux : — Tiens, Clary, cela t'appartient, dit-elle en embrassant sa sœur, et elle lui donna la moitié de la cuiller brisée.

Ceci se passa dans le siècle dernier, avant cette redoutable et cruelle révolution, qui fit tant de victimes et si peu d'heureux.

Madame de Vanges et Clary émigrèrent avec

leurs maris et leurs enfants ; et échappèrent heureusement à la fureur révolutionnaire.

Elles ont aujourd'hui plus de quatre-vingts ans, elles sont adorées, estimées de leur nombreuse famille, et Clary raconte souvent à ses deux filles et à ses petits-enfants, les événements de sa jeunesse, en leur disant l'admirable conduite d'Hélène, car elle a fini par la connaître tout entière.

FIN DES DEUX SŒURS.

LA PÉRI.

Conte fantastique.

I

S'il était vrai que le monde des fées fût vrai, il aurait bien son prix ! J'ai souvent regretté que ce ne fût qu'une gracieuse fiction des poëtes, un conte charmant inventé par les nations poétiques et rêveuses, et qu'il n'y ait pas un petit coin de la terre destiné à leur servir d'habitation et de royaume. Il y a bien des histoires de rois qui ne valent pas des contes de fées.

Je ne leur souhaiterais pas l'empire du monde. A une plus grande puissance et plus bienfaisante, il appartient tout entier. Mais je leur voudrais *le monde* des inutilités, la domination sur les futilités qui nous amusent, sur ces riens de la vie habituelle, que notre nature imparfaite désire toujours, qui la font souffrir quand ils lui manquent, et cependant qu'on n'ose demander à Dieu.

Je voudrais avoir à côté de moi, dans la vie, une petite fée couleur de rose. Je ne voudrais pas que sa grandeur morale l'éloignât tellement de mes petitesses humaines, qu'elle ne comprît rien à mes sollicitations, et les méprisât, parce qu'elles ne seraient pas à sa hauteur. Car tout est grand dans le bonheur, et la moindre chose qu'on nous accorde, après l'avoir beaucoup souhaitée, devient tout de suite une grande félicité.

Toujours attentive à procurer quelque bien dans nos heures d'ennui et de solitude, surtout à celle de

la tristesse et du chagrin, la petite fée viendrait s'offrir pour égayer l'âme que le chagrin commençait à briser. Elle apporterait une joie légère, riante, futile, mais qui ne le serait jamais en effet. Un plaisir a toujours son prix.

Quelquefois ce serait de l'or ; c'est toujours une fort bonne chose, et, en admettant qu'on n'en n'ait pas besoin, ce qui est rare, n'a-t-on pas toujours besoin de donner? Quelle tristesse ne s'efface devant la bénédiction du pauvre ?

Donc, un jour, ce serait beaucoup d'or. Quelquefois il pleut, et l'on voudrait du beau temps. C'est souvent beaucoup dans l'histoire d'une vie morale, qu'un jour où le soleil a manqué, où le plaisir, peut-être le bonheur, a été détruit, parce qu'il pleuvait. Depuis le jardinier jusqu'à l'amoureux, la pluie a ruiné plus d'un projet de félicité. Chaque vie a ses roses, et, si elles s'effeuillent, adieu. — Eh bien donc, la fée procurerait un beau temps.

Un autre jour, elle amènerait la pluie. Souvent on désire la pluie par la même raison qu'on a désiré le soleil. Il y a tant de contradictions dans le cœur humain.

Et puis, dans ces jours difficiles, où tout est sombre, où l'on est triste sans chagrins et sans manquer de bonheurs, on en rêve encore. Nous appelons en vain auprès de nous le souvenir d'un être cher et aimé depuis longtemps, dès l'enfance sans doute ; celui ou celle qui sait tous nos secrets, nos plaisirs et nos peines, nos joies et nos espérances; il manque à l'heure où quelquefois nous le souhaitons le plus ! La petite fée l'amènerait sur-le-champ. Un souhait ! et le voilà.

Et dans la chambre du pauvre oublié, dans ces mansardes solitaires, où tous les malheurs sont réunis, oh ! qu'une bonne fée apporterait de consolations et de bienfaits.

La voyez-vous entrant par la fenêtre pratiquée dans le toit; elle était étroite et basse, mais un esprit entre partout. Nous oublions le malheur, nous autres, à côté des richesses, ou dans la peine aussi des privations et de la gêne; elle serait toujours là. Mais que disons-nous? Où nous conduisent nos rêves d'enfants et les contes des fées? Les privations! Pouvons-nous donc les maudire? N'amènent-elles pas toutes les grandeurs? Le malheureux sera roi! Ce roi aura l'éternité!

Dans le monde imaginaire dont nous avons parlé, il y a plusieurs rêveries charmantes, et plusieurs classes d'esprits divins.

La plus belle, selon moi, parce qu'elle se rapproche le plus de la poésie possible, c'est la Péri.

Leur souveraineté est moins étendue que celle des fées de première classe; mais elles sont tou-

jours bonnes, aimantes, officieuses; jamais une Péri n'a cherché à faire du mal. Leur nature tient le milieu entre celle de l'ange et celle de la femme.

Elle a de celui-ci tout l'amour sans avoir rien de la légèreté de l'autre , elle n'en a que la fragilité.

Parmi les Péris, *Rose-Blanche* était la plus belle et la plus renommée. Sa célébrité s'étendait par tout le monde aérien. Ses ailes d'or éblouissaient les yeux, ses plumes d'un bleu d'azur, en se remuant dans l'espace embaumaient l'air, en répandant une odeur fine et suave, assez semblable à celle de la rose blanche, ce qui lui fit donner le nom de cette fleur.

Mais Rose-Blanche fit une faute , et désobéit au roi des Péris ! Quelle faute? On l'ignorait! Elle était grande! car Rose-Blanche fut bien punie et le roi bien malheureux.

Les Péris, assemblées par son ordre sur un

nuage qui dominait le Mont-Blanc, attendaient le jugement fatal, qui allait être prononcé sur Rose-Blanche.

La Péri, en faisant l'aveu de sa désobéissance, tomba à genoux devant le roi courroucé. Ses ailes bleues, ses cheveux d'or, l'enveloppaient tout entière et cachaient son visage céleste, rouge de honte pour la première fois ! Le bout de ses ailes veloutées voilait ses yeux, effrayés de ceux de son juge, car ils étaient terribles.

A l'aspect de la douleur de leur sœur chérie, toutes les Péris demandèrent grâce ; quelques-unes même s'offrirent pour elle en holocauste. Le roi refusa.

— Silence, dit-il, écoutez l'anathème :

« Rose-Blanche a mérité d'être chassée du ciel. Le coupable ne peut y être admis qu'après le repen-

tir. Sa faute peut obtenir un pardon ; elle l'obtiendra après avoir accompli fidèlement la pénitence que je vais lui imposer. »

On frémit. Les ailes des Péris s'agitèrent vivement, et sur le Mont-Blanc glacé tomba une pluie d'or, causée par le froissement de leurs ailes.

« Rose-Blanche, dit le roi des Péris, tu es condamnée à vivre cinq ans sur la terre. Elle soupira. Tu seras femme, mais à ton cœur de femme je ne permets qu'un amour, l'amour filial. Le monde n'est pas ta demeure, tu n'y seras qu'une exilée, une étrangère ; et tous les bonheurs permis à l'humanité, comme ange, te sont interdits. Aime les parents que je vais te donner. Les liens de famille doivent suffire à tous les humains. Leur inquiétude pour en former d'autres est la cause de toutes leurs peines et de tous leurs tourments. Tu perds ces lieux à jamais si tu es vaincue par un autre amour. »

Il se tut. L'assemblée divine versa des larmes de regrets et d'adieu.

Rose-Blanche pleurait en silence.

Hélas! si la perte de tous les biens périssables auxquels notre cœur est attaché, est pour lui la source de tant de douleurs, qu'est-ce donc pour celle qui va perdre le ciel qui l'a connue, et qui ne doit plus y demeurer?

Pauvre âme! c'est donc à la terre qu'elle va désormais demander le bonheur que le ciel lui donnait.

La Terre! avec ses angoisses, ses sollicitudes, ses maux éternels et ses oublis déchirants; la Terre! céleste et pure créature, qui saura comprendre son âme? Qui excusera ses répugnances, son mépris, son éloignement pour les choses humaines?

Pauvre Rose-Blanche! Que va-t-elle devenir?

Doit-elle un jour retrouver ses compagnes, revoir les cieux, ou les perdre à jamais ! rester un ange, ou se vouer à la terre?...

Enfin, résignée, calme, déjà femme par le courage, elle s'incline respectueusement et se relève en silence. Puis, le roi des Péris la toucha de sa baguette d'or ; on la vit frémir, ses plumes précieuses, marques de sa céleste origine, tombèrent une à une sur la montagne de glace, et un nuage de parfums l'entourant aussitôt, elle disparut aux yeux de ses sœurs désolées.

II

Dans un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, une jeune fille de dix-huit ans était à sa dernière heure, et réunissait autour d'elle une famille désolée.

Le comte d'Arcourt, vieillard infirme et souffrant, tenait sa main paternelle sur le front de la mourante, et lui donnait sa bénédiction dernière. La pauvre mère, oubliant ainsi que lui les chagrins

qu'elle leur avait souvent causés par son égoïsme et sa domination, lui pardonnait en versant des larmes, et baisait ses pieds avec l'angoisse d'une mère, avec l'oubli d'un cœur de mère.

Blanche allait mourir. C'est à cette heure solennelle que, pour le mourant, toute illusion s'efface, pour ceux qui restent, toute offense s'oublie.

La veille au soir, parée de fleurs, joyeuse et contente, elle revenait du bal. Frappée d'un de ces coups soudains que le monde ne peut expliquer, et qui ont leur secret dans les cieux, elle fut prise de douleurs violentes au cœur, et se vit à son lit de mort, en sortant d'une fête.

Son visage bouleversé, son front éteint annonçaient sa fin prochaine. Un soupir prolongé et violent fit précipiter sur sa main défaillante le père et la mère désolés. Ses yeux étaient fermés, elle ne respirait plus.

Ils la crurent morte. Quelques minutes se passèrent ainsi, quand tout à coup le rose de ses joues reparut sur son visage ; un regard d'ange vint animer ses yeux, elle sourit doucement, et prenant la main de son père, elle la baisa avec une tendresse qu'on ne lui avait jamais vue, en lui disant : — Qu'avez-vous à pleurer ? — Hélas ! ma chère enfant, tu étais si mal tout à l'heure ! — Qu'est-ce donc que j'ai eu ? — D'horribles souffrances, des douleurs cruelles ! Nous t'avons crue morte, il n'y a qu'un instant.

— Je ne souffre plus maintenant, je suis bien, quel bonheur de vous voir ! C'est vous, ma mère, vous, mon bon père... mais, comment vous appelez-vous ? J'ai tout oublié... je ne me souviens que de mon amour... Vos noms... le mien ? Je ne sais plus rien... Qu'est-ce que tout cela?... Que c'est étrange... Où suis-je ?... Ici, elle posa ses jolies mains blanches sur ses yeux, comme pour rappeler ses souvenirs...

Mais elle avait tout oublié !...

A mesure que la vie reparaissait sur la figure de la jeune fille, elle prenait une toute autre expression que celle qui y était autrefois.

Autrefois, la sécheresse de son âme, la roideur de son caractère avaient donné à ce joli visage de femme, l'âpreté et la dureté d'un visage d'homme. Sa voix même était brusque, saccadée, altière ; sa beauté était incomplète, parce que son cœur n'était pas achevé. Il manquait une âme à ce cœur imparfait.

Mais aujourd'hui, tout se changeait en elle. Son regard avait pris au reflet de cette nature d'amour, quelque chose de pur et de divin, sa parole était douce et gracieuse ; enfin, tout ce que la femme a de plus ravissant, tout ce que l'ange a de plus tendre était réuni dans cette nature extraordinaire, et personne n'en connaissait le secret.

En peu de jours elle fut complétement rétablie ; cependant, cette courte maladie laissa des traces cruelles, sa mémoire était entièrement perdue. Cette révolution morale arrive souvent après de violentes douleurs. Elle amusait sa mère pendant sa convalescence ; elle lui demandait des détails sur leur famille, sur ceux qui l'entouraient, sur toutes les choses les plus habituelles de leur intérieur, qui étaient tout étranges. Enfin, sa vie, son caractère, son visage, étaient entièrement changés. Elle était une nouvelle créature.

On s'habitua bientôt à ce changement, car il était en faveur de tout le monde.

— Bonne mère, dit-elle un jour, voulez-vous me faire un grand plaisir? — Oui, sans doute, reprit madame d'Arcourt. — Eh bien, ne me parlez plus d'autrefois, cela m'est désagréable. — Oublions le passé, oublions-le, dit sa mère en l'embrassant, car tu n'étais qu'une femme alors, maintenant tu

es un ange ; je ne te reconnais plus, ma fille. Je t'aimais bien autrefois, une mère aime toujours trop ! Mais aujourd'hui mon amour augmente encore, si c'est possible.

— J'ai peur de mourir, à présent, poursuivit le vieux père, en prenant les mains de Blanche dans les siennes ; tu me fais trop aimer la vie !

On entendait de tous côtés des paroles de bénédiction, partout les visages joyeux accueillaient sa gracieuse arrivée. Elle était encore au ciel par le bonheur qu'elle amenait aux autres sur la terre...

Lorsqu'elle revint subitement à la vie, on trouva sur son lit et à la porte de sa chambre des plumes d'une nature extraordinaire. On ne sut comment elles s'étaient trouvées là ! Mais, en ce moment, où toute la famille était bouleversée et occupée d'intérêts plus graves, on y fit peu d'attention. Les choses très-extraordinaires s'adoptent souvent comme des

effets naturels, par impossibilité même de s'expliquer.

Blanche désira ces plumes, on les lui donna aussitôt; leur couleur était d'un blanc très-clair, une légère teinte de pourpre mêlée à ce blanc d'azur, leur donnait un reflet violeté; et de petites mouches d'or répandues sur elles comme un voile transparent, les rendaient plus éclatantes encore aux rayons du soleil; ces plumes étaient d'une beauté si remarquable, qu'on ne pouvait assez les admirer.

Posées dans un vase d'albâtre au pied du lit de Blanche, personne n'osait les prendre ni les toucher, parce qu'on avait remarqué que l'or qui les couvrait se déposait sur les doigts. Blanche seule s'en était réservé le soin.

Un jour, en causant avec elle sur sa maladie soudaine, sa mère lui contait, comme étant au ba

chez la marquise de G*** elle avait été prise de douleurs violentes, obligée de quitter le bal, et ramenée chez elle déjà à moitié expirante.

Blanche ne se souvenait de rien.

— Qu'est-ce qu'un bal ? dit-elle avec curiosité.

— Un bal, ma fille ; il serait peut-être impossible de te le peindre dans la vérité. A chaque individu, dans chaque position, il apparaît sous des couleurs et un aspect différents. A mon âge, on le juge peut-être trop mal, au tien on le juge toujours trop bien. Ce n'est ni une folie ni un plaisir ; et toi et moi le trouverons ainsi réciproquement. Un bal ! c'est une réunion nombreuse, où chacun arrive content de soi, envieux des autres, et cherchant à les écraser, car c'est là le but principal. Briller, se faire voir, et s'amuser si on triomphe, puis souffrir la honte, si on n'est pas admirée ; à peine dix femmes y obtiennent des

succès complets, toutes en ont également espéré ; les railleries, les soupçons, l'envie, la médisance, l'ennui, les désenchantements sont autour de ceux qui ne venaient là que pour s'amuser. Tout le monde paraît content, les visages sont couronnés de fleurs, les sourires sur toutes les lèvres, et les âmes sont le plus souvent ulcérées et malheureuses. Souvent des drames bien tristes se passent sous cette apparente joie mondaine ; j'ai vu de beaux yeux de femme mouillés de pleurs amers, en dansant en face d'une autre qui avait détruit tout leur bonheur, et les bouquets de bal cachent souvent les battements d'un cœur bien brisé !...

— Pourquoi donc y va-t-on, ma mère ?

— Je te l'ai dit, pour *s'amuser*. Il est vrai que quelques personnes, nées sans cœur et vivant sans intérêts, sans soucis, s'amusent vraiment au bal une heure ou deux, par la raison qu'elles ne s'amusent et ne s'ennuient longtemps nulle part, attendu que

rien ne les intéresse beaucoup ; mais, en général, un bal a toujours pour ceux qui connaissent la vie, et surtout pour ceux qui la souffrent, une tristesse mêlée au plaisir qui en détruit tout le charme.

Les figures graves et sérieuses font à elles seules le procès de la fête. J'ai bien souvent ri de cette gravité sans but que le monde y exige, ce maintien austère, solennel, respectueux comme devant une idole, et c'est l'un devant l'autre, c'est l'humanité en face de l'humanité, qui se regarde ainsi avec tant de révérence !...

Je trouve que les enfants, en inventant le jeu du *Roi de Maroc,* dans lequel il faut toujours avoir l'air triste, en disant : *Amusons-nous,* ont fait, sans le savoir, la plus juste critique d'un bal.

— Comment, voilà ce que c'est qu'un bal ! dit Blanche. Mais il faut être fou pour trouver un plaisir à si peu de chose !

— Non, dit sa mère en souriant tristement ; on n'est ni fou ni sage pour aimer le plaisir ou pour le mépriser. La vraie sagesse accepte également le bon et le mauvais côté des choses humaines ; elle est toujours calme, jamais indifférente ; elle excuse sans imiter, elle pardonne sans s'enorgueillir ; enfin, elle participe à tout, sans mettre son attachement à rien que dans l'élévation d'une pensée divine qui l'éloigne de la terre en la ramenant vers Dieu; c'est pour cela que tu as remarqué, ma fille, que moi-même je te menais à rechercher un peu le monde, où la naissance t'a placée. Je blâme que les plaisirs du monde soient pour une jeune fille des plaisirs enviés. Mais il ne faut rien exagérer ; crois-moi. L'exagération mène à une vie exceptionnelle, et c'est toujours un malheur, car elle ne peut manquer de nous en attirer beaucoup d'autres.

Blanche soupira ; elle sentait bien que sa mère avait raison.

— Ma bonne mère, dit-elle enfin, laissez-moi vivre ainsi auprès de mon vieux père et de vous; vous me suffisez. Qu'ai-je besoin d'aller chercher ailleurs des biens que je puis perdre, ou des amis qui peuvent m'oublier? Je suis heureuse avec vous; si je souhaitais d'autres bonheurs... croyez-le, j'en serais punie.

Je suis l'enfant de votre vieillesse, l'appui de vos jours faibles et souffrants; le devoir de les embellir m'est trop doux, pour que je ne le remplisse pas dans toute sa sublime sévérité, et rien ne me consolerait d'y manquer une seule heure, en la prenant à votre repos, pour la donner à mon plaisir.

— Tu aimais bien le monde, cependant, autrefois.

— Ah! vous savez... autrefois... c'est un mot qu'on ne dit plus entre nous. Arthur, dit-elle, m'accorde cela mieux que vous.

— Allons, dit sa mère en l'embrassant, n'en parlons plus. Mais pourquoi donc exiges-tu de nous tant de choses extraordinaires? C'est comme lorsque tu me demandes...

Blanche interrompit sa mère, en lui disant, avant qu'elle eût achevé :

— C'est mon secret. Et elle s'éloigna sans rien écouter davantage.

Le comte d'Arcourt était le tuteur d'un jeune homme, appelé Arthur de Bauregard. Il demeurait dans la maison du comte depuis son enfance. Le marquis de Bauregard, son père, aussi ami de M. d'Arcourt, étant mort après avoir dissipé une immense fortune, Arthur se trouva orphelin et sans ressource, n'ayant que des talents et une grande supériorité d'esprit, pour le distinguer au milieu de la foule riche et aristocratique où sa naissance l'avait fait vivre.

Élevé sous le même toit que mademoiselle d'Arcourt, ils n'avaient jamais eu l'un pour l'autre cet attachement extrême qui lie ordinairement ceux qui se connaissent dès l'enfance. Ils paraissaient même ne pouvoir pas se souffrir.

Mais cette aversion était effacée depuis la maladie de Blanche et le changement qui s'était fait en elle.

Du moment qu'elle devint une autre femme, Arthur l'aima passionnément. Les arts, seule passion qui avait rempli sa vie entière, furent oubliés et laissés. Parvenu, cependant, à un haut degré de savoir, il composait des symphonies admirables ; il peignait d'une manière digne de l'égaler aux premiers artistes de Paris. Ces talents avaient remplacé sa fortune ; et sa distinction, du moins, il la devait à lui seul.

Néanmoins, avec toute cette supériorité, il pa-

raissait n'avoir fait aucune impression sur le cœur de Blanche, dont l'unique sollicitude était l'amour qu'elle avait pour ses parents.

D'abord, après sa maladie, elle ne le reconnut pas. Son père, sa mère, quoiqu'elle eût oublié leurs noms, n'étaient cependant pas eux-mêmes sortis de sa mémoire ; mais, pour Arthur, c'était au complet. Elle ne pouvait même se souvenir de son nom, ni le reconnaître encore. On eût dit qu'un bandeau se posait sur ses yeux, chaque fois qu'il entrait dans la chambre.

Cette espèce d'entêtement moral fit beaucoup rire toute la famille ; Arthur même en plaisanta aussi ; jusqu'au jour où, devenu profondément épris de Blanche, il en pleura en silence, sans oser faire autre chose que de paraître toujours en rire.

Il y avait déjà longtemps que Blanche était rétablie, lorsqu'il fut décidé que, le dimanche suivant,

Arthur ferait entendre une symphonie de sa composition, exécutée au Conservatoire.

Blanche promit d'accompagner sa mère. Depuis sa convalescence, elle n'avait encore été nulle part ; aucun bal, aucune fête, ne l'avait vue au milieu de ses anciennes compagnes, essayant, comme autrefois, d'attirer les regards et l'admiration. Sa mère, afin de satisfaire son goût pour la retraite, s'y était vouée comme elle ; et l'hôtel d'Arcourt, jadis si brillant et si agréable, offrait l'aspect d'une habitation oubliée et déserte, à laquelle personne ne paraissait songer. Elle n'avait donc, depuis six mois, entendu aucun son de musique. Sa mère n'en faisait pas.

Lorsqu'elle arriva dans la salle, l'orchestre exécutait alors un des plus beaux passages de la symphonie. Tout le monde était ému, et des applaudissements répétés accueillaient cette œuvre à la fois artiste et mondaine.

Ce bruit, cet enthousiasme, cette mélodie touchèrent Blanche encore plus que tout le monde. Sa nature primitive recevait une impression trop forte pour le peu d'épreuve qu'elle avait faite encore des choses de la vie. Arthur dirigeait lui-même l'orchestre, et les musiciens du Conservatoire lui obéissaient comme à un dieu de la Fable.

Lorsque le concert fut achevé, et qu'Arthur, de retour auprès de ses amis, arriva tout glorieux lui offrir son triomphe, Blanche s'écria : Je veux apprendre la musique ; mais c'est de vous, Arthur, que je veux l'apprendre.

Il accepta la proposition avec une joie qui le payait mieux que tous les applaudissements de la salle.

Du moment que les arts parlèrent à son cœur et à son esprit enthousiaste, un nouveau changement se fit encore dans le caractère et le visage de

Blanche. Au calme et à la froideur de ses traits angéliques, se mêla, pour achever leurs charmes, une animation ravissante. Comme la Muse antique, elle unissait au calme et à la sérénité du type divin, ce que la femme a de plus brillant et de plus doux.

Ce ne fut pas assez de la musique pour elle; elle voulut encore apprendre la peinture. Cet art, qui réunit tant de merveilles en lui seul, parlait encore mieux à son âme. Elle s'y donna tout entière, et, au bout de quelque temps, elle surpassait son maître.

C'était encore Arthur.

Comme toutes les âmes extraordinaires, elle saisissait promptement les beautés réelles et la finesse de tout ce qui s'offrait à elle. Il était inutile de les lui faire apercevoir; Raphaël et le Corrège furent spécialement ses modèles chéris. A l'admi-

ration du monde pour eux, elle en joignait une plus profonde encore, qui paraissait lui être particulière.

On eût dit qu'elle appréciait mieux qu'une autre tout ce qu'ils avaient deviné des cieux.

Deux années s'écoulèrent ainsi, sans qu'elle voulût aller dans le monde, ni accepter aucune proposition de mariage. Son père, devenu infirme et souffrant, réclamait des soins qu'elle ne voulait transmettre à personne. Elle restait près de lui des journées entières; elle écoutait avec étonnement ce que, dans sa triste expérience, le vieillard trouvait de plus intéressant et de plus vrai à lui conter; elle écoutait en pleurant le récit de ces grandes infortunes terrestres, qui sont l'histoire de toutes les existences.

Peut-être sa vie passée l'empêchait de comprendre le malheur; mais, comme femme, elle le devi-

nait, et les souffrances dont son père lui faisait le détail la glaçaient d'effroi.

Cependant, elle est arrivée au jour qui doit les lui faire connaître. Elle va commencer les angoisses et les agitations de la vie morale. Tout ce qu'elle a redouté, tout ce qui attirera sur elle l'anathème d'une puissance qui peut et qui doit la punir; tout cela va l'entourer de ses séductions, de ses charmes et de sa fugitive félicité.

III

La comtesse d'Arcourt s'était aperçue depuis longtemps de l'affection d'Arthur pour sa fille. Ainsi que son mari, elle avait toujours souhaité le voir entrer dans leur famille, et le sentiment qu'elle devinait la rendait heureuse.

Bientôt elle crut remarquer aussi une préférence de Blanche pour lui. On ne pouvait expliquer

cependant la tristesse qui augmentait en elle depuis quelque temps.

Tantôt elle paraissait le fuir et l'éviter ; puis après, comme privée de courage, elle revenait où il était, le cherchait un moment, pour après le fuir encore. Souvent son regard le cherchait avec une expression indéfinissable de tendresse et de crainte. Des larmes s'échappaient de ses yeux, une tristesse profonde paraissait l'accabler, comme si elle devinait qu'une grande douleur devait suivre ce grand amour, qu'elle était en face d'une destinée malheureuse, vouée comme femme, comme ange, peut-être, à toutes les amertumes, à tous les sacrifices de la vie du cœur.

La douce gaieté de son visage, la sérénité de ses traits angéliques firent bientôt place à une tristesse et à une pâleur mortelles. Le rose de son teint de jeune fille disparut. On cherchait en vain le joli visage de la belle Blanche, de cette âme heureuse

en repos jusque-là, parce qu'elle n'était pas encore entrée en lutte avec les passions orageuses.

Souvent elle était des journées entières sans prononcer un mot, les yeux fixés au ciel, comme pour y chercher un secours ; on la surprenait quelquefois tenant avec force entre ses mains les plumes mystérieuses auxquelles elle attachait tant de prix. Elle pleurait en les baisant l'une après l'autre ; elle pleurait aux paroles les plus simples et les plus amicales. Alors, si on lui demandait l'explication de ces choses extraordinaires, si sa mère, en la prenant dans ses bras, voulait appeler sa confiance, elle se taisait, lui demandait pardon de ce mystère qu'elle avait pourelle, et se sauvait le visage baigné de pleurs.

Arthur, qui l'aimait éperdument, parla enfin de son amour. Il l'avait déjà confié aux parents de Blanche, et tous deux avaient supplié leur fille de se prononcer.

La première fois qu'il en parla à Blanche, étant seul avec elle, elle parut plus triste et plus malheureuse encore. Elle ne lui répondit rien; cependant son affection pour lui ne pouvait se cacher; elle ne le cherchait même pas.

Arthur, désespéré de cette étrange conduite, ne savait à quoi attribuer les incertitudes et les oppositions qu'il remarquait en elle.

Un jour qu'elle était seule dans le jardin, il descendit auprès d'elle. Blanche, assise sur un banc de mousse, tressait une couronne de roses blanches; c'était sa fleur favorite. Arthur en vint aux reproches, et à des reproches amers sur la singularité de sa conduite envers lui. Elle gardait toujours le silence. Pendant qu'il lui parlait, il aperçut des larmes qui tombaient sur ses joues pâles et amaigries, et les fleurs en étaient mouillées.

La dernière rose qui était sur ses genoux en était

déjà flétrie. Arthur la prit et la baisa plusieurs fois.

Blanche le regardait tristement.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit-il avec une anxiété cruelle.

— Ah! dit Blanche en essuyant ses yeux, vous ne le saurez jamais.

— Vous avez donc un secret?

— Oui!...

— Aimez-vous quelqu'un?

— Non.

— Pas même moi? dit-il, enhardi par cette réponse.

— Vous? dit-elle vivement et baissant les yeux, je vous aime comme un frère.

— Vous ne m'aimez pas, dit Arthur au désespoir, car vous me trompez.

— Pourquoi croyez-vous que je vous trompe? Oh! non, dit-elle en lui prenant la main qu'elle quitta aussitôt; ne croyez jamais que je veuille vous tromper. Soyez mon frère, je vous le répète, et peut-être serons-nous heureux encore. Croyez à ma tendresse pour vous; elle est vraie, profonde, et je serais incapable de la feindre si je ne l'avais pas. Peut-être mon cœur est-il libre de vous donner au moins ce nom de frère... qui renferme, d'ailleurs, tous les bonheurs. Aimez-moi donc comme une sœur. Promettez-le.

— Blanche, dit Arthur, deux sentiments contraires combattent dans votre cœur, je le vois. Je ne puis expliquer tout l'extraordinaire qui vous

entoure. Vous-même ne vous en faites aucune idée. Il y a un mystère dans votre existence. Ne me croyez-vous pas digne de le savoir ?

— C'est déjà une grande confiance de vous laisser deviner que j'en ai un. Mais il faut m'aimer en acceptant mon silence ; car je ne puis rien dire.

— M'aimez-vous ? dit-il en la regardant avec attention.

— Frère, répondit Blanche en lui montrant le ciel, ne demandez jamais cela. C'est lui seul que je dois aimer.

Il y avait autour d'elle un tel parfum de pureté et d'innocence, qu'Arthur se sentit dominé comme par une puissance divine ; et, pénétré d'un respect qui le rendait à la fois stupide et fou, il s'écria :

— Oui, je serai ton ami, je serai ton frère. En

t'aimant, peut-être te ferai-je oublier tes malheurs, puisque tu en as que je ne puis ni t'éviter ni prévoir.

Blanche pleurait.

— Mais puisque tu m'aimes, pourquoi des larmes, pourquoi de la tristesse dans ce jour de bonheur? Est-ce que vous douteriez de moi, Blanche?... Mais pourquoi pleurez-vous donc?

— Il est quelquefois, dit-elle, des vies exceptionnelles, et le bonheur de la terre ne leur suffit pas! Bien des choses nous séparent, mon ami. Qui sait si le sacrifice que je vous ferais, serait aussi nécessaire à votre destinée qu'il deviendrait funeste à la mienne?

— Il y aurait donc un malheur pour vous à me donner votre amour?

— Peut-être!...

— J'y renonce, alors. Car, voyez-vous, rien au monde ne peut me le faire accepter, si je n'y vois en vous le même avenir que pour moi. L'ami qui verse des larmes au bonheur qu'il donne, ne donne plus un bonheur ! Reprenez cette tendresse qui ne peut faire la joie que d'un seul d'entre nous. Je n'en veux pas jouir seul.

— Soyez mon frère, reprit-elle encore, en lui mettant dans les mains sa couronne de roses blanches.

Arthur était si bouleversé, qu'il ne pouvait plus rien répondre. Il réfléchit quelque temps, indécis, incertain de ce qu'il allait faire. Puis tout à coup, comme vaincu par elle, il lui dit :

— Eh bien ! oui, amitié de frère. Oui, j'accepte cette fraternité. Vous serez ma sœur. Je n'aurai qu'un ange pour mon ciel, et ce sera vous. J'ai foi en vous, comme vous en Dieu. Je n'examinerai pas

quel motif étrange peut vous déterminer à agir ainsi. J'accepte le mystère qui vous entoure. Mais comprendrez-vous jamais tout ce qu'il y eut d'admiration dans mon cœur, à ne pas vous adorer, pour vous aimer ?

— Merci, dit-elle. Ce n'était donc pas une erreur de vous avoir supposé plus grand que tous les autres ?

Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, en ramassant sa guirlande qu'Arthur avait laissée tomber sans s'en apercevoir, ma pauvre couronne de roses... vous la foulez aux pieds !...

IV

Un an après cette conversation, Blanche était un jour dans son cabinet de travail, occupée à peindre depuis le matin. Tout absorbée dans sa composition, elle n'entendit pas Arthur qui arrivait doucement derrière elle.

— Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, après avoir considéré son ouvrage, quelle merveille ! Et il resta stupéfait devant cette création humaine.

—Qui est là ? dit Blanche, comme sortant d'une extase profonde. Ah ! c'est vous, Arthur... Je me souvenais... continua-t-elle, embarrassée... mon frère, jurez-moi de ne jamais révéler à personne ce que vous venez de voir. Et elle effaçait avec son pinceau ce qu'elle avait fait.

— Oh ! je ne puis vous le promettre.

— Il le faut, Arthur, il le faut absolument.

— Qui êtes-vous donc ? dit-il en la regardant avec attention. A quelle nature appartenez-vous ? Il y a un mystère en vous ; un mystère qui n'a pas rapport à la terre, n'est-ce pas ?

— Frère, ce secret n'est pas le mien. Sans cela, vous le sauriez.

— Vous me rendrez fou ! s'écria-t-il hors de lui. Blanche, il faut que tout ce mystère finisse. Je

vous le disais hier, je le répète encore : Je vous aime beaucoup, et vous le savez bien. Mais, voyez-vous, les natures à part, les caractères en dehors de la vie, comme le vôtre, ne sont pas ceux que je puis aimer longtemps. Vous creusez entre nous des abîmes sans fin, croyez-le. Quel est votre but, en prolongeant la position où vous nous avez placés tous deux? Vos parents approuvent notre amour; c'est vous seule qui le combattez. Nous étions destinés au bonheur d'un intérieur paisible, à la jouissance la plus rare et la plus sainte, l'union de deux êtres qui s'aiment dans la foi et dans la vérité. Qui a détruit, empêché tout cela? Vous! Qui m'éloigne de vous? Vous seule. Confiant en vous, j'ai pu...

— Oh! interrompit Blanche, comme il raisonne de toutes ces choses! Pauvre Arthur, dit-elle ensuite, pardonnez-moi.

— Non, dit-il, je le vois à présent, vous vous

êtes jouée de ma candeur imbécile, et vous avez eu raison.

Tenez, je vous hais, je vous déteste, je vous méprise, ce qui est encore bien pis. Vous n'êtes qu'une femme coquette, et je vous croyais un ange. Oh ! vous avez bien dû rire de ma sotte crédulité !

— Vous vous trompez, reprit-elle avec tout le calme de la vérité blessée ; ce n'est pas la coquetterie qui met en moi ces variations de sentiments, ces inconcevables démentis dont mon cœur malheureux est obligé d'accabler le vôtre. Je conçois, je pardonne bien que vous ne les ayez ni compris ni devinés !... Vous ne m'avez pas assez aimée pour accepter ces changements mystérieux d'un cœur indéfinissable. Au lieu de m'absoudre sans me comprendre, vous m'avez condamnée. Je vous pardonne, fit-elle avec un sourire d'ange, pardonnez-moi aussi.

— Oh! j'ai tort, dit Arthur en prenant ses mains dans les siennes, j'ai tort, je le sais. Vous autres femmes, vous avez tant de grandeurs différentes, qu'à vous juger l'une par l'autre, on s'y trompe toujours. Mais faudra-t-il donc renoncer à vous? Partir, car je ne puis accepter la vie que nous menons depuis quelque temps. Partir, vivre dans un monde qui ne sera plus le vôtre, qui n'aura aucun rapport ni avec le passé ni avec l'avenir de ma vie. Car ma vie, c'est vous. Ne vous aurai-je donc aimée que pour faire le malheur de tous deux! Sans doute, ma vie a été pleine de fautes. Y avait-il donc aussi dans la vôtre quelque chose à expier? Et nous a-t-il été donné de nous rencontrer en ce monde pour nous punir l'un l'autre : moi, par les chagrins que je vous aurai donnés, vous, par la douleur qu'il faudra que j'en aie!

Blanche ne répondit rien. Ces dernières paroles l'avaient profondément émue. Elle pleurait. — Arthur, dit-elle après un long silence, nous

n'avons pas le même amour, c'est ce qui met entre nous ces dissensions continuelles, qui, dans une fraternité réelle, en sont toujours bannies.

— Oh ! ne dites pas cela, reprit Arthur, je le sens bien assez moi-même. Blanche, votre âme a quelque chose d'étrange, d'opposé à la mienne, qui me fait trembler pour l'avenir. Je hais ces âmes exceptionnelles. A nos cœurs d'hommes, à nos vies dures et sévères, si le sourire d'une femme, savez-vous, est quelquefois nécessaire, c'est parce que c'est un sourire, et non parce qu'il peint un amour. L'amour pour nous est un rêve; le cœur de la femme en a fait un bonheur. Cela nous pèse. L'amour pour nous est une fête ; pour vous, c'est une souffrance. Quelle sympathie trouver entre deux choses si contraires ? La femme embellit notre vie quand elle sort de sa nature. Quand elle y demeure, elle devient pour nous un tourment, au lieu d'être une félicité.

Croyez-vous que je sois heureux ? Ah ! je raille quelquefois mon inexpérience stupide qui me fit accepter une chose impossible ! Blanche, on peut lier ensemble le ciel et la terre. L'un est créé pour conduire à l'autre. Mais Dieu réprouve l'orgueil de l'âme qui veut élever la nature humaine au-dessus de ce qu'il l'a faite. Tôt ou tard l'humanité se venge, croyez-le !

En ce moment madame d'Arcourt entra.

— Réfléchissez, mon amie, continua-t-il, enchanté de voir la mère de Blanche arriver pour l'appuyer fortement auprès d'elle, réfléchissez ; votre position de femme ne permet pas de s'élever au-dessus des préjugés du monde. Vous y êtes, c'est pour cela que cette position est fausse et insupportable ; c'est à peine si l'angélique pureté de votre vie est assez forte maintenant pour vous garantir des soupçons que vous avez eu le pouvoir jusqu'ici de combattre par la vérité. Mais l'envie des femmes

qui ne vous valent pas vous prêtera les défauts et les vices qui les écrasent. Elles ne prendront pas vos qualités, elles vous supposeront leurs travers. Hélas ! dans le monde le mensonge prévaut toujours sur la vertu. On doute d'elle, on croit au mal.

— Mais que faut-il faire, ô mon Dieu ! s'écria Blanche, en paraissant souffrir un horrible combat. Comment concilier ensemble tant de choses contraires !... qui se confondent... se heurtent dans mon âme comme des ennemis acharnés...

Arthur et madame d'Arcourt la considéraient avec une surprise extrême. On ne comprenait rien à cette douleur qui paraissait si exagérée.

C'est ainsi que le monde juge les cœurs.

Enfin, après être demeurée quelque temps absorbée dans ses réflexions, elle leva encore une

fois ses yeux vers le ciel, comme pour lui dire adieu ; puis, tombant aux genoux d'Arthur et prenant la main de sa mère, elle s'écria :

— Tout, excepté son malheur. Je suis à lui, ma mère ; et prenant la main de son fiancé qu'elle mit dans les siennes : Je suis à toi, lui dit-elle avec l'accent d'une solennelle tendresse, à toi, pour toujours !

O mon ciel !..... ô mon paradis !..... adieu !

Ma mère, bénissez votre enfant.

Quelques jours après, dans la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, l'autel était paré de fleurs blanches, et la croix d'or, éclairée par les rayons du soleil, était brillante comme une apparition.

La fiancée, encore retenue chez elle pour donner ses soins à sa toilette brillante, était avec sa mère, peu occupée de ces futilités qui disparaissent si souvent en ce jour de solennel avenir. Elle était triste et silencieuse. Au moment où la comtesse d'Arcourt allait poser le bouquet de fleurs d'oranger sur le front de sa fille : — Attends, ma mère, dit-elle, voici, à moi, mon bouquet virginal.

Puis allant au vase d'albâtre, elle prit les plumes qui y étaient déposées, et les mit sur sa tête à côté de la fleur d'oranger, qui, pour elle, était sans valeur. Une larme dernière, unique regret qu'elle se permit encore, tomba sur les plumes mystérieuses; elle les baisa une à une, en les mettant sur ses cheveux... et au rose de ses lèvres de jeune fille se mêla, toute la journée, l'or pur qui les couvrait !

V

Il est des générosités morales qu'il ne faut jamais faire sentir quand on les donne, parce que celles-là, plus que toutes les autres, sont toujours payées d'ingratitude. L'homme s'est établi probablement dans le monde le maître de la femme, parce qu'il avait senti qu'il devait au moral lui demeurer tout inférieur. Sans cesse son obligé, recevant toujours, ne donnant jamais ; humilié de cette continuelle supériorité du cœur, qui l'écrase sans

l'affranchir, il semble estimer peu le bien qu'il demande toujours ; et, nécessaire au cœur de l'homme, indispensable au bonheur de sa vie, la femme, par sa dépendance et par son éternel dévouement, est placée comme une esclave, qui ne demande rien que la possibilité de s'oublier toujours.

Cependant, née avec des affections plus profondes, créée pour aimer et pour s'occuper d'une autre destinée que la sienne, la femme, heureuse par le dévouement, est par là même toujours prête aux sacrifices. Elle ne demande que de les voir acceptés. Mais l'oubli qu'on en fait détruit son existence entière. Car son vrai malheur est de n'être plus nécessaire au bonheur d'un autre.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où Blanche avait donné pour sa vie de si graves inquiétudes.

Depuis le dernier anniversaire, célébré il y avait

peu de jours encore à l'hôtel d'Arcourt, elle avait répandu bien des larmes.

Son père, sa mère, étaient morts dans la même semaine. Ils étaient morts! Et que lui restait-il? Rien!... Car ne jugeons pas de sa position présente par celle que nous lui avons connue. Blanche a subi les changements et les variations des choses humaines. Elle n'est plus heureuse!... Elle n'est plus aimée!...

Arthur s'était attaché à elle avec plus de poésie que de cœur. Son âme artiste l'avait arrêtée sur la terre comme une chimère, comme une gracieuse idéalité animée pour lui plaire... un jour...

L'exaltation ne vient pas du cœur, elle naît de l'esprit, lui ressemble tellement quelquefois, qu'on les prend l'un pour l'autre; mais elle n'est pas une de nos facultés aimantes, elle est une de nos puissances destructives. Elle dessèche le cœur et

l'éteint par les fictions qu'elle lui présente, en l'éloignant des réalités qui lui sont nécessaires ; car le cœur est ce qu'il y a de plus vrai dans l'homme. C'est l'âme corporelle qui est en nous, il a sa poésie aussi, la plus sainte et la plus belle de toutes. Mais elle disparaît devant les rêveries de l'enthousiasme, et l'exagération est son ennemie la plus cruelle.

Dès que Blanche s'aperçut qu'Arthur l'aimait comme un poëte, elle eut le pressentiment de son malheur.

Être oubliée de lui, pour elle, c'était tout perdre, car elle avait pour lui tout donné !

Comme la Gulnare dévouée, sublime création du génie de Byron :

« *For him she had given her all on earth, and*
« *more than all in heaven.* »

Aujourd'hui, stupide témoin de sa vie désenchantée, elle voyait s'effeuiller une à une toutes ses espérances, et les regardait tomber à ses pieds comme les feuilles d'une rose blanche qu'un enfant détruit en s'amusant.

Pour plaire à son mari qui lui reprochait toujours son goût pour la solitude, elle s'était enfin décidée à aller avec lui dans le monde. Dès la première année de leur mariage, elle se montra dans tous les bals, dans toutes les fêtes, et les salons où il désirait aller. Arthur aimait le monde; Blanche ne le comprenait pas. Cette vie futile, cette existence toute personnelle, ce jeu continuel de la finesse contre la vérité, cet assaut de ruses, de coquetterie, d'hypocrisie, lui déplurent tellement, qu'au bout de quelques mois, elle déclara à son mari qu'il lui était impossible de vaincre sa répugnance, et le supplia de la laisser chez elle. Éclairée sur le changement du cœur de son mari, elle lui fit des reproches, elle pleura

beaucoup, elle voulut rappeler le passé !... Opposer les souvenirs au cœur qui est changé ; folie !...

— Tenez, lui dit un jour Arthur, impatienté de ses larmes et de sa tristesse continuelle, car il ne la voyait plus sourire, et le sourire pour un cœur d'homme, c'est le bonheur ; tenez, ma chère, je vous assure que la coquetterie des femmes que je rencontre dans le monde est moins déplaisante que les abondantes perfections de tous genres que je vois en vous. Après tout, elles sont femmes, imparfaites, légères, trompeuses, c'est possible ; mais enfin, est-ce avec des anges qu'on voudrait passer sa vie ; j'en serais, ma foi, bien fâché. L'ange Gabriel m'ennuierait probablement au bout d'un quart d'heure, si je m'avisais de causer avec lui. Les supériorités morales nous sont insupportables. Comprenez donc que nous pouvons aimer un jour ou deux de semblables chimères dorées ; mais dans l'habitude de la vie, c'est intolérable.

Je prévois que si vous ne devenez pas un peu plus imparfaite, nous aurons un triste avenir.

L'avenir! pour Blanche, hélas! Sait-il ce que c'est que l'avenir pour elle? Au moins, dans nos douleurs, dans nos peines d'ici-bas, chacun de nous a une espérance future, une vie de repos promise à sa vie agitée. Mais Blanche n'a plus d'avenir, elle n'a plus peut-être d'éternité!...

Voilà donc la destinée de Blanche, seule au milieu de ce grand univers! Sa famille est éteinte, ses liens, ses amis, elle n'en a pas cherché. Elle aimait Arthur, et il lui suffisait! D'autres ont, dans ce malheur, des cœurs amis pour les plaindre et les consoler, mais Blanche n'a trouvé personne à aimer, personne aujourd'hui ne l'aime assez pour la plaindre.

Arthur, comme les autres, s'est éloigné de cette

nature surnaturelle, écrasé comme eux par la supériorité qui l'humiliait.

Ainsi donc, plus on vaut, moins il faut chercher de sympathies au milieu de ce vaste désert, où chacun, pour y être reçu, doit apporter plus ou moins de faiblesse, qui ressemble aux faiblesses d'autrui ; en ce monde où, plus on s'élève au-dessus des conditions vulgaires, plus on est seul, abandonné, repoussé.

O monde ! si la jeunesse arrivait à vous dans sa candeur, recevait tout à coup l'expérience du vieillard désenchanté, que de croyances tomberaient aussitôt ! Que d'âmes deviendraient mauvaises !

Que de foi détruite, que de vérités abandonnées.

Enfin, cet anniversaire, ces *cinq ans* imposés, étaient accomplis depuis huit jours.

Un matin, Blanche en s'éveillant parut inquiète et bouleversée; on la vit se promener dans le jardin, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux rouges de larmes. Vingt fois elle se dirigea vers un pavillon où Arthur venait d'entrer, vingt fois elle en revint sans avoir osé ouvrir la porte.

Enfin, elle s'y décida.

Elle demeura trois heures avec lui... Que lui dit-elle! Qu'a-t-il appris dans cette mystérieuse conversation? — On l'ignore!...

Elle sortit seule du pavillon, et rentra chez elle; il était nuit.

Quelques moments après, on entendit un grand bruit dans sa chambre à coucher; on accourut; on la chercha vainement dans sa chambre et dans toute la maison... Elle n'y était plus....

Une odeur de parfums était répandue dans l'air, les plumes conservées dans l'urne d'albâtre avaient disparu...

Une seule était jetée sur les cheveux blonds de Blanche, coupés jusqu'à la racine, et posés sur la boîte où était ordinairement le portrait d'Arthur...

— Mais le portrait n'était plus dans la boîte. .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ici le manucrit est déchiré, on ne retrouva que ce qui suit :

Le comte Arthur de Bauregard, aujourd'hui

seul héritier des immenses richesses de la maison d'Arcourt, vient d'arriver à Rome, s'exilant à jamais de la France.

Ses habits de deuil sont en harmonie avec sa profonde tristesse, il regrette avec désespoir, dit-on, la comtesse de Bauregard, sa femme, qu'il a perdue il y a peu de temps.

Il ne parle jamais d'elle, il a défendu aux gens de sa maison d'en prononcer le nom devant lui. Aucun cénotaphe, aucun souvenir n'attestent ses regrets, et ne parlent de sa douleur.

On ignore même où le cercueil est deposé, et dans quel lieu de la terre la dépouille mortelle de Blanche est recueillie.

Ainsi donc, il ne reste d'elle, ici-bas, que le souvenir d'un cœur d'homme, pour éterniser les souffrances, les inconcevables douleurs dont son

âme fut abreuvée, et ce souvenir s'éteindra bientôt aussi.

Car tout s'efface et s'oublie.

Nous autres hommes, disait un jour le comte de Bauregard au cardinal de Braira, nous comprenons toujours trop tard les âmes extraordinaires !

FIN.

LIBRARY
AUG 1 5 1981
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

brief
PQA
0041815
v.2

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 05 01 004 7